# Brabant — Les Mains Propres T2

## Note de l’auteur

Je ne suis pas suicidaire.

Et si vous lisez ces lignes, je ne le suis toujours pas.

Je le précise parce que plusieurs personnes qui ont travaillé sur les sujets abordés dans ce livre sont mortes avant de pouvoir témoigner. D’arrêts cardiaques. D’accidents. De suicides dont les circonstances ont laissé des questions ouvertes. La liste des témoins décédés avant le procès qui n’a jamais eu lieu fait plusieurs pages.

Ce n’est peut-être que de la statistique.

Je ne suis pas historien. Je ne suis pas militaire. Je ne suis pas membre d’une commission parlementaire.

Je suis quelqu’un qui lit. Qui recèle. Qui consulte les sources primaires — les rapports des commissions d’enquête parlementaires belges de 1988 et 2002, les archives judiciaires accessibles, les témoignages publiés, les travaux des historiens qui ont documenté les réseaux stay-behind en Europe occidentale.

Ce livre explore une thèse que plusieurs enquêteurs, journalistes et historiens ont défendue : les attentats du Brabant wallon n’étaient pas de la criminalité ordinaire. Ils s’inscrivaient dans une stratégie délibérée — créer la peur pour orienter un vote, déstabiliser une société pour la rendre docile.

Cette thèse n’a pas été officiellement établie.

Elle n’a pas non plus été réfutée.

Vingt-huit morts. Zéro condamnation. Des dossiers classifiés jusqu’en 2048.

Les personnages sont fictifs. Les mécanismes ne le sont pas. Les sources sont en fin de volume.

*Jacques Jordens Bruxelles, 2026*

# PROLOGUE

---

Braine-l'Alleud. Samedi 9 novembre 1985. Dix-neuf heures quarante-deux.

Le supermarché allait fermer dans dix-huit minutes.

Il restait une quarantaine de clients dans les rayons. Des gens ordinaires — une femme avec un landau, deux adolescents devant le rayon bonbons, un homme en bleu de travail qui lisait l'étiquette d'une boîte de conserve. Une caissière qui comptait les minutes. Un vigile qui pensait à autre chose.

Trois hommes entrèrent par l'entrée principale.

Personne ne les remarqua. Pas tout de suite.

---

Ce qui frappa les survivants, plus tard, ce n'était pas la violence.

C'était le silence qui la précédait.

Pas de cris. Pas d'agitation. Trois hommes qui marchaient comme des hommes qui savent où ils vont et n'ont pas besoin de courir.

Le premier était grand — très grand, un mètre quatre-vingt-quinze, peut-être plus. Il tenait un fusil à pompe le long de sa jambe comme quelqu'un qui porte un outil. Il ne regardait pas les clients. Il regardait les sorties.

Le deuxième était plus petit, trapu, les yeux que plusieurs témoins décriraient comme *vides* — pas fous, vides. Comme quelqu'un qui a éteint quelque chose en lui avant d'entrer.

Le troisième resta près de la sortie. Il ne tira pas une seule fois.

---

En quatre minutes, huit personnes moururent.

Dont une femme de trente-deux ans venue acheter des yaourts.

Dont un homme de soixante-sept ans qui avait survécu à l'Occupation.

Dont un enfant de neuf mois dans un landau.

---

Le butin : quarante-sept mille francs belges.

Environ mille cent euros d'aujourd'hui.

---

L'inspecteur Renaud Castermans arriva sur les lieux à vingt heures dix-neuf.

Il avait trente-quatre ans. Dix ans de carrière. Il avait vu des scènes de crime. Il croyait savoir ce que la violence laisse derrière elle.

Il fit trois pas dans le supermarché et s'arrêta.

Ce n'était pas ce qu'il avait cru connaître.

La violence qu'il connaissait était sale — désordonnée, improvisée, marquée par la peur du coupable autant que par la souffrance de la victime.

Ce qu'il voyait était autre chose.

C'était *propre*.

Pas propre comme innocent. Propre comme *méthodique*.

Les tirs avaient été groupés. Les positions des corps indiquaient une progression de gauche à droite, systématique, sans hésitation. Pas de coups perdus. Pas de panique. Pas d'erreur.

Il sortit son carnet.

Il écrivit une seule phrase.

*Qui a appris à ces hommes à faire ça ?*

---

Il ne saurait pas, ce soir-là, que cette question allait le suivre pendant trente-neuf ans.

Qu’elle lui coûterait son poste, deux mutations, un mariage.

Que le dossier serait fermé, rouvert, transféré, égaré, retrouvé, classé à nouveau.

Que les trois hommes ne seraient jamais officiellement identifiés.

Que certaines personnes qui savaient étaient mortes avant d’avoir pu témoigner.

Que d’autres vivaient encore.

Très bien.

---

*Belgique, 1982 —*

*Seize attaques.*

*Vingt-huit morts.*

*Zéro condamnation.*

# ACTE I — LE BRUIT

# CHAPITRE 1

---

Bruxelles. Octobre 1982.

La Belgique débattait des missiles.

Depuis des mois, le gouvernement Martens négociait avec Washington le déploiement de missiles de croisière Cruise sur le territoire belge — part d'un accord OTAN qui plaçait des armes nucléaires américaines dans cinq pays d'Europe occidentale. Les socialistes s'y opposaient. Les syndicats aussi. Les mouvements pacifistes organisaient des marches — cent mille personnes à Bruxelles en octobre, des foules similaires à Liège, à Gand, à Anvers.

Dans les journaux du soir, des éditorialistes parlaient d'*instabilité démocratique*. D'*infiltrations communistes* dans les mouvements pacifistes. De la *faiblesse* du gouvernement face à la pression de la rue.

Personne ne parlait encore de la bande.

---

Le premier hold-up eut lieu le 30 septembre 1982.

Un supermarché à Maubeuge-sur-Sambre. Trois hommes. Fusils à pompe. Deux blessés. Butin : soixante-deux mille francs.

La gendarmerie locale classa l'affaire dans la catégorie des braquages de grande distribution — une catégorie qui remplissait plusieurs classeurs dans chaque brigade du pays.

Rien de particulier. Des voleurs. Le rapport fit trois pages.

---

Philippe Lateur avait quarante et un ans, un appartement à Ixelles, et deux téléphones — un au nom de sa société de conseil en sécurité privée, l'autre sans nom du tout.

Il était grand, mince, les cheveux châtains coupés court comme un militaire, ce qu'il avait été jusqu'en 1978 avant de *démissionner* — le mot exact dans son dossier, sans autre mention. Son dossier militaire était mince pour quelqu'un qui avait servi six ans dans des unités dont les noms n'apparaissaient pas dans les organigrammes officiels.

Il lisait Evola le soir. Julius Evola — le philosophe de la tradition, de la hiérarchie, du guerrier spirituel. Le philosophe que les SS italiens lisaient pendant la guerre. Que les néo-fascistes romains lisaient dans les années soixante-dix. Que certains officiers de la CIA lisaient aussi, parce qu'un anticommunisme solide n'a pas besoin d'être démocratique.

Il buvait du café noir le matin. Il ne parlait pas de politique en société.

Ce soir d'octobre, il était assis dans un café du quartier européen, face à un homme qu'il connaissait depuis quinze ans — un homme qui travaillait dans un bâtiment dont la façade ne portait pas de plaque.

— *Les marches pacifistes*, dit l'homme.

— *Je les vois*, dit Lateur.

— *Cent mille personnes.*

— *Je sais compter.*

L'homme posa sa tasse.

— *Le gouvernement ne tiendra pas si ça continue. Les missiles ne seront pas déployés. Washington sera mécontent.*

Lateur regarda par la fenêtre. La rue mouillée. Les lumières des institutions dans le fond.

— *Et ?*

— *Et un gouvernement qui ne tient pas peut être remplacé par un gouvernement qui tient.*

Silence.

— *Ça a déjà été fait*, dit Lateur.

Ce n'était pas une question.

— *En Italie*, dit l'homme. *Depuis 1969. Piazza Fontana à Milan — dix-sept morts dans une banque. Attribué aux communistes. Fait par l'extrême droite, sous couverture des services. En 1980, la gare de Bologne — quatre-vingt-cinq morts. Même logique. La Démocratie Chrétienne a tenu pendant quarante ans.*

— *Et les Américains regardaient.*

— *Les Américains organisaient.* L'homme prit sa tasse. *Ce sont eux qui ont mis en place les réseaux après la guerre. Eux qui ont recruté les officiers — y compris certains qui avaient un passé dont on ne parle pas. Eux qui ont fourni les armes, les formations, les doctrines. Gladio en Italie, SDRA8 ici, des noms différents selon les pays. Même architecture. Même logique.*

— *La démocratie protégée contre elle-même.*

— *La démocratie protégée contre ceux qui voudraient la changer.*

Lateur regarda par la fenêtre. La distinction lui paraissait mince.

— *Il faut que les gens aient peur*, dit l'homme. *Les gens qui ont peur ne descendent pas dans la rue. Ils rentrent chez eux. Ils ferment leurs volets. Ils demandent de l'ordre.*

Lateur finit son café.

Il ne dit rien.

Il n'avait pas besoin de dire quelque chose. Ils se connaissaient depuis assez longtemps pour savoir que le silence était une réponse.

---

Renaud Castermans, en octobre 1982, était inspecteur adjoint à la brigade criminelle de Nivelles.

Il avait vingt-neuf ans. Un appartement trop petit, une voiture qui démarrait mal l'hiver, et l'habitude de noter dans un carnet les détails qui ne cadraient pas avec le reste.

Il avait lu le rapport sur le hold-up de Maubeuge-sur-Sambre — pas parce que c'était son dossier, mais parce qu'il lisait tous les rapports de la région. Trois pages. Deux blessés. Fusils à pompe.

Une phrase l'avait arrêté.

*Les témoins décrivent des agresseurs calmes, sans agressivité verbale, procédant de façon ordonnée.*

Il avait relu la phrase.

*Calmes.*

Il avait connu des braqueurs. Pas calmes. Jamais calmes.

Il avait mis le rapport de côté.

Il avait pris un nouveau carnet — un petit, spirale, couverture noire, qu'il achetait par lots de cinq chez le libraire du centre.

Il avait écrit en haut de la première page : *Septembre 1982 — Maubeuge.*

En dessous : *Calmes.*

Il ne savait pas encore ce qu'il cherchait.

---

*La stratégie de la tension ne s'annonce pas.*

*Elle commence comme du bruit.*

*Et le bruit ressemble, au début, à du bruit ordinaire.*

# CHAPITRE 2

Nivelles. Janvier 1983.

Le carnet avait sept pages.

Castermans les avait relues vingt fois. Pas pour y trouver quelque chose de nouveau — pour s'assurer qu'il n'inventait pas.

*Septembre 1982 — Maubeuge-sur-Sambre.* Grande distribution. Trois hommes. Fusils à pompe. Deux blessés. Butin : 62 000 francs.

*Octobre 1982 — Braine-l'Alleud.* Grande distribution. Trois hommes. Fusils à pompe. Un blessé. Butin : 88 000 francs.

*Novembre 1982 — Overijse.* Grande distribution. Quatre hommes. Fusils à pompe et arme de poing. Zéro blessé. Butin : 51 000 francs.

Il avait tracé un triangle sur une carte au 1/50 000e accrochée au mur de son bureau — bureau qu'il partageait avec trois autres inspecteurs, raison pour laquelle la carte restait dans un tiroir quand il n'était pas là.

Le triangle couvrait le Brabant wallon et les communes limitrophes. Trente kilomètres de côté, approximativement.

Trois attaques. Trois brigades différentes. Trois classements séparés.

Personne n'avait rapproché les affaires.

Il avait essayé d'en parler à son chef de brigade, l'inspecteur principal Dehaes — cinquante-deux ans, vingt-huit ans de carrière, une vision du monde qui s'était stabilisée quelque part vers 1974.

— *Ce sont des braqueurs de supermarchés*, avait dit Dehaes.

— *Calmes*, avait dit Castermans.

— *Quoi ?*

— *Calmes. Chaque rapport utilise le mot calmes pour décrire les agresseurs.*

Dehaes avait regardé la fenêtre.

— *Des drogués sont calmes. Des malades mentaux sont calmes. Ce n'est pas parce qu'ils sont calmes qu'ils font partie d'un réseau international.*

Il n'avait pas dit *réseau international*. Il avait dit *calmes*. Mais il avait compris la leçon : les conclusions doivent rester proportionnelles aux preuves disponibles, et les preuves disponibles ne suffisaient pas.

Il avait rangé le carnet.

Il avait ouvert un nouveau.

---

Le 15 janvier 1983, une armurerie de Wavre fut braquée.

Cinq hommes. Trois restèrent à l'extérieur — dans deux véhicules, moteurs allumés. Deux entrèrent.

Ils ne touchèrent pas à la caisse.

Ils prirent les armes.

Dix-huit fusils à pompe. Quatre armes de poing. Douze mille cartouches.

L'affaire fut traitée par la brigade de Wavre. Vol qualifié en bande organisée. Enquête ouverte.

Castermans l'apprit par hasard — un collègue mentionné à la cantine, une phrase jetée entre deux bouchées. Il prit le train jusqu'à Wavre le lendemain matin. Il consulta le rapport préliminaire.

Il lut.

Il redressa la tête.

*Les témoins décrivent deux individus d'une trentaine d'années, corpulents, procédant avec méthode. Aucun mot échangé avec les personnes présentes. Opération réalisée en quatre minutes dix-sept secondes selon les enregistrements de la caméra de surveillance.*

Quatre minutes dix-sept secondes.

Il sortit et appela son bureau depuis la cabine téléphonique de la gare.

— *Je serai en retard.*

Il ne dit pas pourquoi.

---

Dans un garage à Jumet, à soixante kilomètres de là, trois hommes chargeaient des caisses dans un camion.

Les caisses contenaient ce qui avait été pris à Wavre, enveloppé dans du papier gaufré.

L'un des hommes s'appelait Renard — c'était le nom que les autres utilisaient. Peut-être son nom réel. Peut-être pas. Il avait quarante-quatre ans, une silhouette de déménageur, des mains larges comme des battoirs, et la particularité de ne jamais hausser la voix.

Il avait servi dans la gendarmerie pendant douze ans. Il était parti en 1979 — *raisons personnelles*, selon son dossier. Son dossier ne mentionnait pas les raisons personnelles.

Il ferma le hayon du camion.

— *Mardi*, dit-il aux deux autres.

Les deux autres acquiescèrent.

Personne ne posa de question sur la destination.

---

Lateur reçut l'appel ce soir-là dans son appartement d'Ixelles.

L’homme qui appelait n’utilisait pas son vrai nom non plus.

— *Le matériel est en lieu sûr.*

— *Bien.*

— *Les prochaines cibles sont confirmées ?*

— *Elles le seront.*

Un silence.

— *Il y a un inspecteur à Nivelles*, dit l’homme. *Qui pose des questions.*

— *Quel genre de questions ?*

— *Il essaie de relier les dossiers.*

Lateur regarda le plafond. Un appartement propre. Des livres bien rangés. Rien qui attire l’attention.

— *Un inspecteur qui pose des questions, c’est le travail d’un inspecteur.*

— *Oui.*

— *S’il ne trouve pas de réponses, il posera d’autres questions. S’il trouve des réponses, il posera les mauvaises questions.*

Silence.

— *Alors ?*

— *Alors on s’assure qu’il reste occupé avec autre chose*, dit Lateur. *Des dossiers ordinaires. De vrais braqueurs. Des affaires qui prennent du temps.*

Il reposa le combiné.

Il alla à la fenêtre.

Il y avait toujours des inspecteurs qui posaient des questions. C'est pour ça qu'il y avait des structures. Des distances. Des tampons.

Personne ne remontait jusqu'à lui si les échelons intermédiaires tenaient.

Et les échelons intermédiaires tenaient parce qu'ils avaient trop à perdre.

---

Castermans rentra à Nivelles en fin d'après-midi.

Sur son bureau, un message de Dehaes : *Voir moi dès que possible.*

Il alla voir.

— *Trois affaires de coups de poing américains dans les cafés de Gembloux*, dit Dehaes. *La brigade manque de bras. Je t'y affecte la semaine prochaine.*

Castermans regarda son chef.

— *Les braquages de supermarchés* —

— *Sont traités par les brigades compétentes. Tu t'occupes des cafés de Gembloux.*

Il sortit.

Dans le couloir, il s'arrêta devant la fenêtre. Les toits de Nivelles. Le ciel de janvier, bas et gris, comme du ciment mouillé.

Il pensa : *coïncidence.*

Il pensa : *peut-être.*

Il rentra dans son bureau. Il prit son carnet. Il nota :

*15 janvier 1983 — Wavre. Armurerie. Pas d'argent pris. Seulement des armes. 18 fusils à pompe.*

En dessous :

*Pourquoi voler des armes quand tu peux acheter des armes ?*

En dessous encore :

*Parce que tu ne veux pas qu'on sache que tu en as.*

Il ferma le carnet.

Il glissa son carnet dans sa poche intérieure.

Il était affecté aux cafés de Gembloux à partir de lundi.

Il avait le week-end.

---

*Il existe une règle dans toute opération clandestine :*

*Ne jamais faire ce qu'un ennemi ne ferait pas.*

*Un braqueur vole de l'argent.*

*Un réseau vole des armes.*

*La différence paraît évidente après coup.*

*Au moment où cela se passe, cela ressemble à un braquage ordinaire.*

*C'est l'idée.*

# CHAPITRE 3

---

Gembloux. Février 1983.

Les cafés de Gembloux n’avaient pas de secrets.

Trois établissements avaient été attaqués en décembre et janvier — le même homme à chaque fois, selon les témoins, un type de vingt-cinq ans avec une veste de cuir et une bague à chaque doigt. La brigade de Gembloux l’avait déjà identifié. Elle avait juste besoin d’un corps supplémentaire pour boucler le dossier.

Castermans fit le travail en trois jours.

Il passa les onze jours suivants à son bureau à Nivelles, à lire les rapports que personne ne lui demandait de lire.

---

En février 1983, il y avait dix-huit braquages de grande distribution non résolus dans un rayon de soixante kilomètres autour de Nivelles.

Dix-huit.

Il en avait recensé six qui présentaient les caractéristiques — *calmes*, *méthodiques*, *ordonnés*. Les douze autres étaient des braquages ordinaires : paniqués, mal exécutés, parfois drôles dans leur incompétence.

Six affaires. Cinq brigades différentes. Personne n’avait établi de lien.

Il avait demandé les archives à trois reprises. On les lui avait transmises sans commentaire, parce que personne ne trouvait la demande suspecte — des inspecteurs consultaient des archives, c’était leur travail, et personne ne regardait de près ce qu’ils consultaient.

Il avait reconstruit la chronologie.

*30 septembre 1982 — Maubeuge. 2 blessés. 17 octobre 1982 — Braine-l'Alleud. 1 blessé. 3 novembre 1982 — Overijse. 0 blessé. 2 décembre 1982 — Wavre. Armurerie. 0 blessé. Armes volées. 18 janvier 1983 — Rixensart. 3 blessés. 9 février 1983 — Court-Saint-Étienne. 2 blessés, dont 1 grave.*

Il avait regardé la liste.

Quelque chose changeait.

Le nombre de blessés augmentait. Pas de façon constante — il y avait des variations. Mais la tendance était là.

*Comme un réglage*, écrivit-il dans son carnet. *Comme s'ils cherchaient quelque chose. Comme si les blessés n'étaient pas des accidents mais des résultats.*

Il barra la phrase. Trop loin. Rester aux faits.

Il la réécrivit.

---

Dans une ferme à l'écart de la nationale, entre Nivelles et Charleroi, un homme qu'on appelait Voss faisait de la musculation.

Voss avait un mètre quatre-vingt-seize. Cent huit kilos. Il se déplaçait avec la lenteur calculée des très grands hommes qui ont appris à ne pas écraser les choses autour d'eux sans le vouloir.

Il avait trente-six ans. Il avait fait son service militaire dans une unité dont le nom n'apparaissait dans aucun organigramme. Il avait ensuite travaillé dans la sécurité privée — un terme qui couvrait beaucoup de choses et en dissimulait davantage.

Renard était assis à la table de la cuisine.

— *Court-Saint-Étienne s'est mal passé*, dit Renard.

Voss ne répondit pas. Il continua ses tractions.

— *Un blessé grave. Il pourrait ne pas s'en remettre.*

— *Il s'en remettra ou il ne s'en remettra pas*, dit Voss. *Ce n'est pas notre problème.*

— *Si un homme meurt dans un supermarché —*

— *Si un homme meurt dans un supermarché, c'est un mort de plus dans les statistiques de la criminalité.*

Renard regarda ses mains.

— *La direction n'avait pas demandé de morts.*

Voss posa ses pieds au sol. Il se retourna. Dans la cuisine basse de plafond, il semblait occuper un espace disproportionné — comme un meuble trop grand pour la pièce.

— *La direction*, dit-il, *demande des résultats. Les résultats, c'est que les gens ont peur d'aller faire leurs courses. Les gens qui ont peur d'aller faire leurs courses ont peur en général. Les gens qui ont peur en général votent pour l'ordre. Tu suis le raisonnement ?*

Renard ne dit rien.

— *Pour que les gens aient peur, il faut qu'il se passe quelque chose de réel. Un fusil à pompe déchargé dans le plafond ne suffit pas. Les gens oublient. Il faut quelque chose que les gens n'oublient pas.*

Il alla au réfrigérateur. Il prit une bouteille d'eau.

— *Des morts*, dit-il. *Les gens n'oublient pas les morts.*

---

Bruxelles. Fin février 1983.

Lateur lut le compte rendu de Court-Saint-Étienne dans *Le Soir*.

*Un blessé grave*. Pas de mort. L'homme était sorti du coma, selon les journaux. Il s'appelait Henri Fontaine. Il avait soixante-deux ans. Il était retraité des Chemins de fer. Il était entré au supermarché pour acheter du tabac.

Lateur plia le journal.

Il pensa à Voss.

Voss était efficace. Voss n'avait pas peur. Voss exécutait.

Le problème avec Voss était précisément ça : il exécutait, et il avait ses propres idées sur ce que *exécuter* signifiait.

Il prit le téléphone sans nom.

L'appel dura quatre-vingt-dix secondes.

— *Il faut qu'ils comprennent que les civils ne sont pas des cibles*, dit Lateur.

— *Ils le comprennent*, dit la voix à l'autre bout.

— *Alors ils doivent agir en conséquence.*

Silence.

— *Tu veux arrêter*, dit la voix. *Ou tu veux continuer ?*

Lateur ne répondit pas.

— *Parce que si tu veux continuer, il faut accepter que la réalité n'est pas propre. Les opérations ne sont pas propres. Les gens qui font le travail ne sont pas des chirurgiens.*

— *Je veux continuer*, dit Lateur.

— *Alors tu laisses Voss faire son travail.*

La communication fut coupée.

Lateur resta immobile un moment.

Il relut le compte rendu. *Henri Fontaine, 62 ans, retraité des Chemins de fer.*

Il pensa : *il n'était pas censé être là.*

Il pensa : *ils ne sont jamais censés être là.*

Il pensa : *c'est ça, le problème.*

---

Nivelles. Mars 1983.

Le blessé grave de Court-Saint-Étienne mourut le 4 mars.

Castermans l'apprit par le journal du matin.

Il n'était pas dans les attributions de la brigade de Nivelles. L'affaire relevait de Brabant-Wallon, d'une autre brigade. Il n'avait aucune raison officielle de s'y intéresser.

Il prit son carnet.

*4 mars 1983 — Henri Fontaine, 62 ans, décède des suites de ses blessures. Court-Saint-Étienne, 9 février 1983.*

*Premier mort.*

Il s'arrêta.

Recompta depuis septembre 1982.

Six mois.

Il prit une nouvelle page.

En haut, il écrivit : *Ce qu'ils ne font pas.*

En dessous :

*— Ils ne prennent pas les bijoux. — Ils ne prennent pas les montres. — Ils ne parlent pas aux victimes. — Ils ne courent pas. — Ils ne paniquent pas quand quelque chose se passe mal.*

Il prit une autre page.

En haut : *Ce qu'ils font.*

*— Ils arrivent avec du matériel. — Ils partent avec de l'argent. — Ils blessent sans raison opérationnelle évidente. — Ils ont volé des armes à Wavre au lieu d'en acheter.*

Il regarda les deux listes.

Une minute passa.

Puis il écrivit, d'une écriture plus petite, dans la marge :

*Ce ne sont pas des braqueurs qui font semblant d'être des militaires.*

*Ce sont des militaires qui font semblant d'être des braqueurs.*

---

*La différence entre la violence criminelle et la violence politique n'est pas dans l'acte.*

*C'est dans l'intention.*

*Un braqueur veut l'argent.*

*Un État veut la peur.*

*L'argent est accessoire.*

*La peur est le produit.*

# CHAPITRE 4

Bruxelles. Avril 1983.

Le mouvement pacifiste perdait du souffle.

Pas de façon dramatique — pas une rupture, pas un effondrement. Mais les chiffres étaient là pour quiconque voulait les lire. La marche d'octobre 1982 avait rassemblé cent mille personnes. Celle de mars 1983 : soixante-deux mille. Un tiers de moins en cinq mois.

Les organisateurs expliquaient : le froid, la fatigue, les vacances scolaires. Les éditorialistes expliquaient : la lassitude des citoyens face à un débat qui n'avançait pas.

Personne n'expliquait les supermarchés.

Les supermarchés avaient pourtant changé quelque chose. Pas d'une façon que l'on pouvait mesurer facilement — pas dans les sondages, pas dans les déclarations des partis. Mais dans les conversations. Dans les cafés. Dans les files d'attente.

*On n'est plus en sécurité nulle part.*

*Tu as vu ce qui s'est passé à Court-Saint-Étienne ? Un homme de soixante-deux ans.*

*J'ai dit à ma femme, on fait nos courses le matin. Tôt. Quand il y a du monde.*

La peur était diffuse, sans objet précis. Elle ne désignait pas les braqueurs — elle désignait l'époque. Le sentiment que quelque chose s'était déréglé.

Les gens qui ont peur demandent de l'ordre.

Et un gouvernement qui offre l’ordre — qui offre des certitudes, des alliances solides, une défense ferme — a moins de mal à tenir.

---

Nivelles. Avril 1983.

Castermans avait mis six semaines à rédiger sa note.

Six semaines parce qu’il avait recommencé quatre fois. Pas par manque de matière — par excès de prudence. Il savait que la note serait lue par des gens qui chercheraient ce qui clochait, pas ce qui tenait.

Il l’avait gardée courte. Deux pages. Faits seulement.

*Note interne — Inspection criminelle de Nivelles — Inspecteur R. Castermans*

*Objet : similitudes opérationnelles dans sept braquages de grande distribution, Brabant wallon et communes limitrophes, septembre 1982 — mars 1983.*

*Les affaires ci-jointes présentent des caractéristiques communes qui suggèrent un même groupe d’auteurs : comportement calme et méthodique des agresseurs, absence de communication avec les victimes, absence de prises de bijoux ou d’objets de valeur personnels, matériel lourd (fusils à pompe) utilisé systématiquement.*

*Il est recommandé qu’une coordination entre brigades soit établie afin d’éviter que des informations utiles restent compartimentées.*

*R. Castermans, 14 avril 1983.*

Il avait remis la note à Dehaes.

Dehaes l’avait lue. Debout, dans l’encadrement de sa porte, comme quelqu’un qui n’a pas l’intention de s’asseoir.

— *Je la transmets*, avait-il dit.

Castermans avait attendu.

Il attendit deux semaines.

Puis il demanda.

— *Transmise*, dit Dehaes. *Au parquet. C'est à eux de décider s'il y a matière à ouvrir une enquête coordonnée.*

— *Le parquet de Nivelles ?*

— *De Brabant-Wallon, oui.*

Castermans ne dit rien.

Il sortit.

Dans le couloir, il calcula. Le parquet de Brabant-Wallon avait quarante-trois dossiers ouverts pour la seule catégorie des vols à main armée. Une note non accompagnée d'une demande formelle d'un chef de brigade prendrait sa place dans la pile.

La pile avait, selon ses estimations, environ huit mois de retard.

Il rentra dans son bureau.

Il prit son carnet.

*14 avril 1983 — Note transmise au parquet de Brabant-Wallon.*

En dessous, après un moment :

*Transmise. Pas traitée.*

---

Bruxelles. Le même mois.

Élise Mathon avait trente-trois ans, un bureau au cinquième étage du Soir, et l'habitude d'écrire dans la marge de ses notes des questions qu'elle n'avait pas encore posées.

Elle couvrait la scène politique depuis quatre ans. Le gouvernement Martens, les débats sur les missiles, les manifestations pacifistes, la crise économique. Elle avait des sources dans tous les partis — pas des amis, des sources, ce qui est différent.

Ce soir d'avril, elle relisait ses notes sur les trois derniers mois.

Elle avait couvert les manifestations pacifistes et les braquages sans faire le lien entre les deux — parce que personne ne l'avait fait, parce que ce n'était pas le même service, parce que le mouvement pacifiste était de la politique et les braquages étaient de la fait divers.

Mais elle avait ce tic : quand quelque chose lui semblait trop propre, elle recommençait depuis le début.

Les braquages lui semblaient trop propres.

Pas les braquages eux-mêmes — la façon dont ils étaient couverts. Des faits divers isolés, traités par des journalistes de faits divers, classés et oubliés. Chaque affaire dans sa boîte.

Elle avait fait un tableau dans son carnet.

Dates. Lieux. Blessés. Caractéristiques.

Elle avait regardé le tableau.

Elle avait écrit une question dans la marge : *Qui perd quelque chose quand les gens ont peur d'aller faire leurs courses ?*

Elle avait réfléchi.

Elle avait répondu à sa propre question dans la marge : *Le mouvement pacifiste.*

Elle avait regardé la réponse un long moment.

Puis elle avait fermé son carnet et était allée se chercher un café.

Ce n’était pas une preuve. C’était une impression. Et les impressions ne se publient pas.

Mais les impressions, elles, ne se rangent pas.

---

Jumet. Fin avril 1983.

Renard entra dans le garage.

Voss était là, avec deux hommes que Renard ne connaissait que par des noms — Blant, Moreau. Des noms qu’ils avaient peut-être choisis eux-mêmes.

Sur la table : des cartes. Des photos. Des relevés horaires.

— *Deux cibles*, dit Voss. *La semaine prochaine. Pas loin l’une de l’autre.*

Renard regarda les photos.

Deux supermarchés. Deux fois la même configuration : grande surface périphérique, parking extérieur, une entrée principale, une sortie secondaire, gardien de nuit jusqu’à dix-huit heures.

— *En même temps ?*

— *À quatre heures d’intervalle.*

Renard leva les yeux.

— *Pourquoi deux en une journée ?*

Voss plia une des photos.

— *Pour que les gens comprennent que ce n’est pas une coïncidence.*

Silence dans le garage.

— *Jusqu'à présent, ils peuvent penser que c'est le hasard*, continua Voss. *Des braqueurs différents. Des affaires sans lien. Deux le même jour, dans la même zone, même façon de faire — ça ne ressemble plus au hasard. Ça ressemble à quelque chose.*

— *À quoi ça ressemble ?*

Voss regarda Renard.

— *À ce que c'est*, dit-il. *Une série. Quelque chose qui continue. Quelque chose qu'on ne peut pas arrêter.*

Renard regardait les cartes.

Il pensa : *il y a une différence entre ce que Lateur a demandé et ce que Voss est en train de construire.*

Il ne dit rien.

Il n'avait pas les mots pour formuler la différence.

Ou peut-être qu'il les avait, et qu'il ne voulait pas les entendre lui-même.

---

*Entre la stratégie et l'exécution, il y a toujours un espace.*

*Dans cet espace vivent les gens qui font le travail.*

*Ils ont leurs propres logiques.*

*Leurs propres ambitions.*

*Leurs propres définitions de ce que signifie réussir.*

*C'est dans cet espace que les opérations deviennent incontrôlables.*

*C'est dans cet espace que les stratèges perdent leur planification.*

*Et prétendent ensuite qu'ils n'ont jamais eu de plan.*

# CHAPITRE 5

---

Mercredi 4 mai 1983.

Quatorze heures vingt.

Supermarché à Halle. Neuf kilomètres au nord-ouest de Nivelles.

Trois hommes. Entrée principale. Fusils à pompe.

L’opération dura six minutes.

Un vigile tenta de s’interposer à la caisse centrale. Il reçut une crosse dans le visage. Il perdit trois dents et la conscience. Il se réveilla à l’hôpital deux heures plus tard.

Le caissier — vingt-deux ans, son troisième mois de travail — fut frappé au sol alors qu’il n’avait pas résisté. Les témoins dirent plus tard qu’ils ne comprenaient pas pourquoi. Il n’avait rien fait.

Butin : cent quarante-deux mille francs.

---

Dix-neuf heures huit.

Supermarché à Braine-le-Château. Douze kilomètres au sud de Halle.

Quatre hommes cette fois. Un resta au parking.

Le directeur du magasin reconnut les types d’armes — il avait lu les journaux. Il appuya sur l’alarme silencieuse derrière le comptoir.

Ce fut son erreur.

L’un des hommes — *très grand, au moins un mètre quatre-vingt-quinze*, diront les témoins — vit le geste. Il traversa le magasin en huit pas. Le directeur était encore penché sur le comptoir.

La femme de ménage qui nettoyait l’allée du fond dit qu’elle n’entendit pas crier. Elle entendit un son sourd. Elle se retourna. Le directeur était à terre.

Il mourut à vingt-deux heures quarante à l’hôpital de Nivelles.

Son nom était Bernard Collin. Il avait quarante-quatre ans. Il avait deux fils.

Butin : quatre-vingt-huit mille francs.

---

Nivelles. Le lendemain matin.

Castermans lut les deux dépêches de l’AFP épinglées au tableau dans le couloir.

Il lut deux fois.

Il rentra dans son bureau. Il ferma la porte — il ne fermait jamais la porte.

Il prit son carnet.

Il ne l’ouvrit pas tout de suite.

Il resta là avec le carnet fermé entre les mains.

Il avait écrit, le 14 avril, une note sur les similitudes opérationnelles. Il avait recommandé une coordination entre brigades. La note était au parquet de Brabant-Wallon dans une pile.

Deux semaines plus tard, deux attaques en même journée. Même zone. Même façon de faire.

Bernard Collin. Quarante-quatre ans. Deux fils.

Il ouvrit le carnet.

*4 mai 1983 — Halle : 2 blessés. Braine-le-Château : 1 mort. Bernard Collin, directeur de magasin, 44 ans.*

*Deux opérations le même jour. Même périmètre. Même groupe.*

*Ma note au parquet : 20 jours.*

Il referma le carnet.

Il alla voir Dehaes.

---

— *Je voudrais être affecté à l'enquête*, dit Castermans.

Dehaes regardait un dossier sur son bureau sans le lire.

— *Ce n'est pas notre ressort. Halle c'est Brabant flamand. Braine-le-Château c'est Brabant wallon.*

— *J'ai une note depuis vingt jours au parquet de Brabant-Wallon. Si quelqu'un l'avait lue —*

— *Castermans.*

— *Un homme est mort.*

— *Un homme est mort. Et ce n'est pas dans notre juridiction.* Dehaes leva les yeux. *Je comprends ta frustration.*

— *Ce n'est pas de la frustration. C'est une série. La même équipe depuis septembre. Je peux le démontrer.*

— *Alors démontre-le au parquet de Brabant-Wallon.*

— *Ma note est dans leur pile.*

Dehaes reposa le stylo.

— *Je vais relancer*, dit-il. *Mais Castermans — les affaires de Brabant-Wallon sont à Brabant-Wallon. Si le parquet juge qu'il y a matière à coordonner, il coordonnera.*

— *Et s'il ne juge pas ?*

Dehaes ne répondit pas.

Ce qui était, en soi, une réponse.

---

Bruxelles. Le même soir.

Élise Mathon rappela trois fois le parquet de Brabant-Wallon dans l'après-midi. Elle obtint un *sans commentaire*, un *aucune information disponible pour le moment*, et un standard occupé.

Elle rappela la gendarmerie de Halle. Même résultat.

Elle rouvrit son carnet.

Elle regarda son tableau.

Elle rajouta deux lignes. Halle. Braine-le-Château.

Elle compta : neuf affaires. Septembre 1982 à mai 1983. Huit mois. Un mort.

Elle prit une nouvelle feuille.

Elle écrivit : *Pourquoi le même jour ?*

Ce n'était pas une question journalistique. C'était une question stratégique. Un braqueur ne fait pas deux coups le même jour dans la même zone. Un braqueur évite la répétition. La répétition attire l'attention.

À moins que l'attention soit le but.

Elle écrivit : *Signal.*

Elle regarda le mot.

Elle décrocha son téléphone. Elle appela un homme qu'elle connaissait depuis sept ans — un ancien officier de gendarmerie devenu consultant en sécurité. Ils s'étaient rencontrés lors d'une affaire de trafic d'armes en 1977. Il lui avait donné une information. Elle ne l'avait pas publiée. Il s'en souvenait.

La ligne sonna six fois.

— *Mathon*, dit-elle quand il décrocha.

— *Je savais que tu appellerais*, dit-il.

Un silence.

— *Pas au téléphone*, dit-il.

---

Ixelles. Ce même soir.

Lateur regardait les informations télévisées.

Le présentateur évoquait les deux attaques. Un mort. Un blessé grave. *"La population du Brabant wallon est sous le choc"*, dit-il. *"Les autorités demandent aux habitants de rester vigilants."*

Rester vigilants.

Lateur éteignit le poste.

Il se leva. Il alla à la fenêtre. La rue mouillée d'Ixelles, les lumières des appartements d'en face.

Voss avait agi sans le consulter. Pas sans le signal général — mais sans confirmation pour la double opération. Sans validation du timing. Sans discussion sur l'escalade.

Voss avait pris une décision.

Et la décision avait produit un mort.

Lateur n'était pas sentimental. Il connaissait le calcul. Il avait lui-même formulé le calcul, dans ce café du quartier européen, il y avait sept mois. *Les gens qui ont peur rentrent chez eux. Ils demandent de l'ordre.*

Mais il y avait une différence entre calculer et voir.

Bernard Collin. Quarante-quatre ans.

Lateur n'avait pas prévu Bernard Collin.

Il avait prévu *des victimes éventuelles*. *Un risque acceptable*. Des abstractions dans un raisonnement.

Bernard Collin n'était pas une abstraction.

Il reprit le téléphone sans nom.

L'homme à l'autre bout décrocha à la deuxième sonnerie.

— *Voss prend des décisions seul*, dit Lateur.

— *Je sais.*

— *Ce n'est pas acceptable.*

— *Voss produit des résultats. Les résultats sont bons.*

— *Un homme est mort.*

— *Plusieurs hommes mourront encore si le gouvernement cède sur les missiles. C'est le contexte.*

Lateur ferma les yeux.

— *Il faut qu'il y ait une limite*, dit-il.

— *Il y a une limite*, dit la voix. *On n'en est pas encore là.*

— *Où est la limite ?*

Silence.

— *La limite, c'est quand ça devient incontrôlable. Pour l'instant, c'est contrôlé.*

La communication fut coupée.

Lateur resta à la fenêtre.

Il pensa : *qui contrôle ?*

Il pensa : *pas moi.*

Il pensa : *depuis quand ?*

---

*Il existe, dans toute opération clandestine longue, un moment précis.*

*Un moment où celui qui a donné l'ordre initial n'est plus celui qui décide.*

*Ce moment est rarement visible de l'extérieur.*

*Il est rarement visible de l'intérieur non plus.*

*On le reconnaît toujours après coup.*

*En comptant les morts.*

# Chapitre 5b — Les vivants (Halle / Braine-le-Château, mai 1983)

Bernard Collin était mort à 11h47 le 4 mai 1983.

Il avait reçu une balle dans le dos en sortant du Delhaize de Braine-le-Château avec deux sacs de provisions — du pain, du lait, des yaourts pour sa fille de cinq ans, une bouteille de vin pour le dîner du vendredi soir. Il s'appelait Bernard Collin, il avait 44 ans, il était chef de rayon dans un autre Delhaize à Tubize depuis seize ans. C'était son jour de congé.

Il n'avait rien vu.

Il avait juste senti quelque chose et puis plus rien.

---

Sa femme s'appelait Anne-Marie. Elle avait appris la nouvelle par téléphone — la gendarmerie de Braine-le-Château avait appelé à 13h20. Elle lavait la vaisselle du déjeuner. Elle avait encore de la mousse sur les mains quand elle avait décroché.

Elle avait eu un enfant de cinq ans à gérer l'après-midi. Elle avait appelé sa sœur. Elle n'avait pas pleuré devant sa fille.

Elle avait pleuré le soir, après, dans la salle de bains avec le robinet ouvert pour que sa fille n'entende pas.

---

Ce n'était pas le premier mort.

Castermans le savait. Il avait le dossier sur son bureau — Nadine Pirard, 27 ans, Wavre, mars 1983. Elle travaillait à la caisse d'une épicerie. Elle avait été blessée à l'épaule lors d'un braquage et était morte trois jours plus tard d'une embolie pulmonaire consécutive à l'opération. Pas une *cible*. Un dommage collatéral d'une opération dont le but n'était pas de tuer Nadine Pirard mais de voler des armes dans l'arrière-salle.

Il y avait aussi Yvan Claes, 58 ans, Nivelles, octobre 1982. Crise cardiaque lors du hold-up, décédé à l'hôpital. Aucun lien direct avec les coups de feu. Un homme dont le cœur avait cédé sous la peur.

Ces morts-là n'étaient pas comptabilisés dans les statistiques officielles de la série. Pas de tir, pas d'homicide volontaire. *Causes naturelles*, disaient les certificats.

Castermans avait regardé le certificat d'Yvan Claes.

Il avait pensé : *naturelles.*

---

Les blessés de l'attaque de Halle du 4 mai étaient trois.

Il les avait vus à l'hôpital de Braine-le-Château le soir même.

Une femme de 34 ans, caissière, blessure à l'avant-bras gauche — elle avait levé le bras pour protéger son visage. Elle s'appelait Christiane Lorent. Elle avait les yeux fixes et répondait aux questions avec des mots courts.

Un homme de 61 ans, client, chevrotine dans l'épaule droite. Il s'appelait Paul Hantson. Il était en retraite depuis deux ans. Il était venu acheter des cigarettes. Il avait regardé ses mains pendant tout l'entretien.

Un garçon de 16 ans, apprenti boucher, projection de verre — une fenêtre soufflée par un coup de feu. Il s'appelait Jonathan Lepage. Sa mère était dans le couloir de l'hôpital. Elle n'avait pas cessé de parler depuis que Castermans était arrivé — pas pour répondre à ses questions, pour lui dire que son fils était un bon garçon, qu'il travaillait bien à l'école avant d'avoir ce poste, qu'il voulait être vétérinaire.

Castermans avait écouté.

Il n'avait pas dit : *je sais que votre fils est un bon garçon.* Il n'avait pas dit : *on va trouver qui a fait ça.* Il n'avait pas fait de promesses.

Il avait écrit dans son carnet les trois noms et les trois blessures et les trois adresses.

Il était rentré à Nivelles.

Dans sa voiture, avant de démarrer, il était resté cinq minutes sans bouger.

Il pensait à Bernard Collin avec son pain et son lait et son vin pour le dîner du vendredi.

Il pensait à Yvan Claes dont le cœur avait cédé.

Il pensait à la précision des tirs — entrée à gauche, sortie à droite, couverture de la caisse centrale, extraction en moins de quatre minutes. Quelqu'un avait planifié ça. Quelqu'un savait que dans ce type d'opération, avec ce type de positionnement, il y aurait des blessés. Peut-être des morts.

Quelqu'un avait calculé que c'était acceptable.

Castermans avait démarré.

Il avait pensé : *je vais trouver ce quelqu'un.*

Il avait mis trois ans.

Ça n'avait rien changé.

---

Anne-Marie Collin avait témoigné devant la commission parlementaire en 1988.

Elle avait dit, entre autres choses : *Ma fille avait cinq ans quand son père est mort. Elle en a dix maintenant. Elle ne comprend pas encore tout. Elle comprendra un jour. Et quand elle comprendra, je lui dirai quoi ?*

La commission avait noté sa déclaration.

La commission avait publié son rapport en 1988.

Le rapport disait qu'il n'était pas possible, en l'état des éléments disponibles, d'établir avec certitude les commanditaires de la série.

Bernard Collin avait été enterré avec son pain et son lait et ses yaourts pour sa fille dans le coffre de sa voiture, parce qu'on lui avait rendu ses affaires et qu'Anne-Marie n'avait pas eu la force de les défaire.

Elle ne savait pas pourquoi elle avait gardé les yaourts.

Elle les avait gardés.

# CHAPITRE 6

Bruxelles. 9 mai 1983.

Le café s'appelait Le Castel. Rue de Namur. Une salle du fond avec des banquettes en skaï rouge et une musique de fond suffisamment forte pour couvrir une conversation, pas assez pour la gêner.

Marc Descamps avait choisi la table lui-même — dos au mur, vue sur l'entrée.

Il avait cinquante-huit ans. Il avait passé vingt-deux ans dans la gendarmerie avant de *prendre sa retraite anticipée* — le dossier disait ça, sans préciser si la retraite avait été choisie ou conseillée. Il travaillait maintenant comme consultant pour des entreprises qui préféraient ne pas avoir d'ennuis.

Élise le connaissait assez pour savoir qu'il ne lui donnait jamais d'information sans raison. Elle ne connaissait pas encore la raison de ce soir.

— *Les braquages de supermarchés*, dit-elle.

— *Je sais pourquoi tu es là.*

— *Alors tu sais ce que je veux.*

Descamps fit tourner sa tasse.

— *Ce que tu veux, je ne peux pas te le donner. Pas d'une façon que tu pourras publier.*

— *Je n'ai pas besoin de publier ce soir.*

Il la regarda.

— *Ces gens ne sont pas des braqueurs*, dit-il.

— *Non.*

— *Ils ont été formés. Formation militaire. Pas belge, probablement. Ou belge mais dans des structures qui n'existent pas officiellement.*

Élise ne prit pas de note. Elle l'avait appris il y a longtemps : prendre des notes fait parler moins.

— *L'armurerie de Wavre*, dit-elle.

— *Voilà.*

— *Ils volent des armes plutôt que d'en acheter.*

— *Pour éviter les traçages. Un achat laisse une trace. Un vol, si le vol est propre, laisse une trace dans un dossier de gendarmerie. Si ce dossier est traité normalement, ça ne mène nulle part.* Il marqua une pause. *Et si quelqu'un dans la chaîne s'assure que le dossier est traité normalement —*

— *Quelqu'un dans la chaîne.*

— *Je n'ai pas dit ça.*

— *Marc.*

Il prit sa tasse. Il ne but pas.

— *Il y a des réseaux*, dit-il. *Des réseaux qui existent depuis la guerre. Depuis l'Occupation. Des structures de résistance, au départ — des gens qui devaient tenir si les Soviétiques envahissaient. OTAN. Gladio, certains les appellent. Des noms différents selon les pays.*

— *En Belgique.*

— *Dans tous les pays d'Europe occidentale.* Il posa la tasse. *La structure a été mise en place par les Américains à partir de 1947. CIA, principalement. Avec du matériel américain, des formations américaines, des doctrines américaines.*

— *Et les hommes ?*

— *Les hommes —* Il s'arrêta. *C'est là que ça devient difficile à raconter. Après 1945, les Américains avaient un problème. Ils avaient besoin de réseaux en Europe. De gens qui connaissaient le terrain, les structures, les méthodes. Qui avaient combattu les Soviétiques.* Il regarda sa tasse. *Il y avait des gens qui répondaient exactement à ce profil. Des officiers du renseignement militaire nazi. Des hommes de la Gestapo. Des membres des SS.*

Élise ne dit rien.

— *Reinhard Gehlen*, dit Descamps. *Chef du renseignement nazi sur le front Est. Capturé par les Américains en 1945. Recruté immédiatement. Ses réseaux intacts, ses fichiers intacts, ses méthodes intactes. Il devient le fondateur du renseignement ouest-allemand — avec la bénédiction de Washington. Il dirige le BND jusqu'en 1968.* Il marqua une pause. *Ce n'est pas un secret. C'est de l'histoire. Ça s'appelle l'opération Paperclip.*

— *Des nazis recrutés pour construire les services de renseignement occidentaux.*

— *Pour construire les réseaux qui devaient défendre la démocratie contre le communisme, oui.* Sa voix n'avait pas d'ironie particulière. C'était pire. *Et ces réseaux ont ensuite eu des idées propres. Sur ce que "défendre la démocratie" signifiait concrètement.*

— *L'Italie.*

Il la regarda.

— *Tu as fait tes devoirs.*

— *Piazza Fontana. 1969. Dix-sept morts dans une banque milanaise. Attribué aux Brigades Rouges. Fait par Ordine Nuovo — extrême droite — sous couverture des services secrets italiens.*

— *Et en 1980, la gare de Bologne*, dit Descamps. *Quatre-vingt-cinq morts. Le même mécanisme. Les mêmes logiques.* Il but enfin sa tasse. *La stratégie de la tension. Créer la peur. Discréditer la gauche. Maintenir au pouvoir des gouvernements qui acceptent la tutelle atlantique. La Démocratie Chrétienne italienne a tenu quarante ans grâce à ça.*

— *Et les Américains savaient.*

— *Les Américains organisaient.* Il dit ça sans élever la voix. *Ce ne sont pas des suppositions. Des documents ont été déclassifiés. Des commissions parlementaires ont travaillé. En Italie, en Suisse, en Allemagne. Le réseau existe. Les méthodes existent. La doctrine existe.*

— *Et ces réseaux —*

— *Je n'ai pas dit que ces réseaux étaient impliqués dans les braquages.* Il posa la tasse. *Je dis que des structures de ce type existent. Je dis que ces structures ont formé des gens. Je dis que certains de ces gens ont des idées sur comment protéger la démocratie occidentale.*

— *La protéger en terrorisant des civils dans des supermarchés.*

Descamps regarda ailleurs.

— *Il y a des gens qui pensent que la démocratie est trop fragile pour se défendre elle-même. Que la population doit être guidée. Qu'une population qui a peur est plus facile à guider qu'une population qui manifeste.*

— *C'est une thèse que des nazis croyaient aussi.*

Il ne répondit pas à ça.

— *C'est une thèse que certains prennent très au sérieux*, dit-il enfin. *De deux côtés de l'Atlantique.*

Il se leva. Il prit son manteau.

— *Cette conversation n'a pas eu lieu*, dit-il.

— *Je sais.*

Il s'arrêta.

— *Il y a un inspecteur à Nivelles qui a envoyé une note au parquet de Brabant-Wallon il y a trois semaines*, dit-il. *Elle est dans une pile. Mais quelqu'un finira par la lire.* Il boutonna son manteau. *Quand tu chercheras à vérifier, commence par là.*

Il sortit.

Élise resta seule avec sa tasse de café froide.

Elle sortit son carnet. Elle écrivit un mot.

*Gladio.*

Elle l'entoura d'un cercle.

---

Namur. 11 mai 1983.

L'appel vint à dix-sept heures trente.

Castermans décrocha.

— *Inspecteur Castermans ? Ici Deroux, brigade de Namur. J'ai reçu une copie de votre note.*

Castermans se redressa sur sa chaise.

— *Une copie ?*

— *Le parquet de Brabant-Wallon l'a transmise pour information aux brigades de la région. Il y a dix jours.* Un silence. *Je ne sais pas pourquoi on ne vous l'a pas dit.*

Castermans ne dit rien non plus.

Il pensa : *il y a dix jours. Avant le 4 mai. Avant Halle. Avant Bernard Collin.*

— *Votre note*, continua Deroux. *J'ai vérifié sur mes dossiers. J'ai trois affaires qui correspondent à vos critères. Deux à Namur, une à Andenne. Je les avais classées séparément.*

— *Est-ce que je peux vous voir ?*

— *C'est pour ça que j'appelle.*

---

Ils se retrouvèrent le lendemain, à Namur, dans le bureau de Deroux. Un homme de quarante-cinq ans, massif, avec des lunettes à monture d'écaille et l'air de quelqu'un qui dort quatre heures par nuit depuis vingt ans.

Il avait sorti trois dossiers.

Castermans avait apporté ses notes.

Ils travaillèrent deux heures.

À la fin, il y avait dix affaires sur la table. Septembre 1982 à mai 1983. Deux morts. Onze blessés.

— *Ma hiérarchie ne verra pas l'intérêt d'une enquête coordonnée*, dit Deroux.

— *Pourquoi ?*

— *Parce que coordonner veut dire que quelqu'un prend la responsabilité. Prendre la responsabilité veut dire avoir tort si ça tourne mal.* Il regarda les dossiers. *Les gens qui ont une carrière à protéger n'aiment pas avoir tort si ça tourne mal.*

— *Et vous ?*

— *Moi j'ai quarante-cinq ans et deux infarctus. Je n'ai plus grand-chose à protéger.*

Il tendit la main à Castermans.

— *On reste en contact.*

---

Chambre des représentants. Bruxelles. 17 mai 1983.

Le député Verhulst — socialiste, Liège — posa une question orale au ministre de la Justice.

— *Monsieur le Ministre, la série de braquages violents dans le Brabant wallon depuis septembre 1982 a causé deux morts et onze blessés. Les faits présentent des similitudes qui suggèrent un groupe organisé. Quelles mesures ont été prises pour coordonner les enquêtes en cours ?*

Le ministre de la Justice — CVP, soixante et un ans, habitué aux questions embarrassantes — répondit calmement.

— *Les enquêtes sont menées avec le sérieux qu'elles méritent. La gendarmerie et les parquets compétents font leur travail. Il serait prématuré et contre-productif de commenter des investigations en cours.*

Verhulst insista.

— *Y a-t-il, oui ou non, une enquête coordonnée ?*

— *Les instances compétentes coordonnent ce qui doit l'être.*

Ce qui ne répondait pas à la question.

Les journalistes présents notèrent la réponse. La plupart ne publièrent rien. Ce n'était pas spectaculaire. Une non-réponse à une question orale dans une session de routine.

L'un d'eux nota : *"Coordonnent ce qui doit l'être."* Il l'entoura.

Ce journaliste s’appelait Bernard Heuse. Il travaillait à La Libre Belgique. Il connaissait Élise Mathon depuis dix ans.

Il l’appela en sortant.

---

*Une enquête enterrée ne disparaît pas.*

*Elle attend.*

*Elle attend que quelqu’un dans une autre brigade lise le même rapport.*

*Que quelqu’un dans la presse pose la mauvaise question au mauvais moment.*

*Que quelqu’un, quelque part, décide que se taire lui coûte plus cher que parler.*

*Une enquête enterrée ne disparaît pas.*

*Elle grossit.*

# CHAPITRE 7

Bruxelles. 19 mai 1983.

Élise Mathon et Bernard Heuse se retrouvèrent dans le bureau d'Élise — un désordre organisé de dossiers, de coupures de presse et de tasses à café que personne n'avait rangées.

Heuse posa son carnet sur la table.

— *Question orale de Verhulst. Non-réponse du ministre. Ça veut dire quoi ?*

— *Ça veut dire qu'il y a quelque chose à coordonner et que personne ne coordonne.*

— *Ou que la coordination existe mais qu'on ne veut pas en parler.*

Ils se regardèrent.

— *Tu as un angle*, dit Heuse. Ce n'était pas une question.

— *Peut-être.* Élise hésita. *J'ai une source qui parle de réseaux. Structures paramilitaires, formation non officielle. En lien avec l'OTAN.*

— *Gladio.*

— *Tu connais.*

— *Tout le monde dans ce métier en a entendu parler. Personne n'a jamais pu le prouver.* Heuse prit un stylo. *Ce n'est pas publiable sans corroboration.*

— *Je sais.*

— *Et côté enquête policière ?*

— *Il y a un inspecteur à Nivelles. Castermans. Il a envoyé une note au parquet il y a cinq semaines. Ça n'a rien produit.* Elle marqua une pause. *Mais il y a aussi un inspecteur à Namur. Deroux. Ils se sont parlé.*

— *Deux inspecteurs de province qui comparent leurs dossiers.*

— *Et le parquet qui ne répond pas. Et le ministre qui dit "les instances compétentes coordonnent ce qui doit l'être."*

Heuse réfléchit.

— *On ne peut pas publier les noms des inspecteurs. On ne peut pas publier Gladio sans source identifiable. On ne peut pas publier une théorie sans faits.* Il regarda son carnet. *Ce qu'on peut faire, c'est poser la question publiquement. Les braquages sont-ils liés ? Y a-t-il une enquête coordonnée ? Forcer une réponse.*

— *Une réponse qu'ils donneront ou qu'ils ne donneront pas.*

— *Les deux nous informent.*

Élise se leva. Elle alla à la fenêtre.

— *Si on publie, on signale aux gens qui font ça qu'on cherche.*

— *Ils savent déjà qu'on cherche. Verhulst a posé la question à la Chambre.*

— *Verhulst est un député socialiste qui pose des questions sur tout. Une journaliste qui publie dans Le Soir, c'est autre chose.*

Heuse regarda ses mains.

— *On attend quoi, alors ?*

— *On attend que quelque chose se passe qui nous donne assez pour que la publication s'impose.*

Elle n'aimait pas dire ça. Ce que ça impliquait.

Heuse non plus.

Ni l’un ni l’autre ne mit de mots sur ce que *quelque chose se passe* voulait dire.

---

Namur. 23 mai 1983.

Castermans et Deroux rencontrèrent le procureur de Brabant-Wallon.

Maître Fonteneau. Cinquante-quatre ans. Un homme qui choisissait ses mots avec la précision d’un architecte choisissant ses matériaux.

Ils lui présentèrent leur tableau. Dix affaires. Les caractéristiques communes. La chronologie. Le vol d’armes à Wavre.

Fonteneau écouta sans l’interrompre.

Quand ils eurent fini, il posa les mains à plat sur son bureau.

— *Messieurs, ce que vous me présentez est une hypothèse de travail. Une hypothèse sérieuse, je le reconnais. Mais une hypothèse.*

— *Les similitudes opérationnelles —* commença Castermans.

— *Les similitudes peuvent avoir d’autres explications. Un même braqueur qui change de zone. Un groupe qui imite un autre.* Il souleva une feuille. *La note de l’inspecteur Castermans est dans notre dossier. Nous l’avons prise en compte.*

— *Elle est dans votre dossier depuis le 14 avril*, dit Castermans. *Le 4 mai, deux attaques en une journée. Un mort.*

— *Je sais. Et je comprends votre frustration.* Il posa la feuille. *Mais pour ouvrir une enquête coordonnée, il faut des éléments plus solides qu’une similitude de comportement. Il faut un lien matériel. Un suspect commun. Un témoignage. Pour l’instant —*

— *Pour l’instant on a deux morts et douze blessés*, dit Deroux.

Fonteneau le regarda.

— *Je connais les chiffres, inspecteur.*

Silence.

— *Je vais mentionner vos conclusions dans mon rapport mensuel*, dit Fonteneau. *Si de nouveaux éléments émergent —*

— *Si de nouveaux éléments émergent, il y aura d'autres morts*, dit Castermans.

Fonteneau se leva. La réunion était terminée.

Dans le couloir, Deroux ne dit rien jusqu'à la sortie.

Dehors, il alluma une cigarette.

— *Le rapport mensuel*, dit-il.

— *Oui.*

— *Le rapport mensuel va où ?*

— *Parquet général. Ministère de la Justice.*

— *Et là il attend.*

— *Oui.*

Deroux souffla la fumée.

— *Ce n'est pas de l'incompétence*, dit-il.

Castermans le regarda.

— *Non*, dit Deroux. *L'incompétence, ça ressemble à du désordre. Là c'est ordonné. Le dossier va au bon endroit, il est mentionné dans le bon rapport, il sera classé dans la bonne chemise.* Il tira sur la cigarette. *Tout fonctionne parfaitement. Et rien ne se fait.*

Castermans pensa à Voss — il ne connaissait pas le nom de Voss, pas encore. Il pensait aux agresseurs *calmes*. À la formation militaire que son tableau impliquait sans le dire.

Il dit :

— *Si c'est ordonné, c'est que quelqu'un a intérêt à ce que ça reste ordonné.*

Deroux le regarda longuement.

— *Oui*, dit-il enfin.

Il n'ajouta rien.

---

Ixelles. Fin mai 1983.

L'homme que Lateur appelait *le Conseiller* arriva à vingt heures dans l'appartement d'Ixelles.

Lateur ne l'invitait jamais chez lui. Ce soir, c'était le Conseiller qui avait demandé.

Il avait soixante ans, les cheveux blancs coupés court, des lunettes fines, une façon de s'asseoir qui ressemblait à quelqu'un qui a passé sa vie dans des salles de réunion où les chaises étaient inconfortables.

— *Le vote sur les missiles*, dit le Conseiller. *Novembre.*

— *C'est confirmé ?*

— *Martens a besoin d'une majorité. Il l'aura si les partenaires tiennent. Les partenaires tiendront si la pression de la rue diminue.* Il croisa les mains. *La pression de la rue diminue.*

— *Les marches sont en baisse.*

— *Trente pour cent de moins depuis octobre. Et les sondages montrent que la question de la sécurité prime sur la question des missiles dans les préoccupations de la population.* Il sortit un papier plié de sa poche intérieure. *Voici les chiffres.*

Lateur prit le papier. Il lut.

— *C'est bon*, dit le Conseiller. *C'est exactement ce qu'on cherchait.*

— *Un homme est mort*, dit Lateur.

— *Plusieurs hommes mourront dans les missiles si les Soviétiques passent à l'acte.*

— *C'est la même réponse qu'on m'a déjà donnée.*

— *Parce que c'est la bonne réponse.*

Lateur reposa le papier.

— *Voss prend des décisions seul.*

— *Voss est efficace.*

— *Voss a tué un homme qui appuyait sur une alarme.*

— *Et cela a fait la une des journaux, et cela a renforcé le sentiment d'insécurité, et cela a servi l'objectif.* Le Conseiller regardait droit devant lui. *Ce n'était pas planifié. Mais cela s'est avéré utile.*

Lateur resta silencieux un moment.

— *Et après novembre ? Après le vote sur les missiles ?*

— *Après novembre, on verra.*

— *On verra quoi ?*

— *Si on a encore besoin de maintenir la pression. Ou si on peut laisser la situation se calmer.*

— *Et si on laisse la situation se calmer — Voss comprendra ça comment ?*

Le Conseiller le regarda pour la première fois depuis qu'il était entré.

— *C'est ta question.*

— *Oui.*

— *Tu t'occupes de Voss.* Il se leva. *C'est pour ça que tu es là.*

Il prit son manteau.

— *November*, dit-il. *Six mois.*

Il sortit.

Lateur regarda la porte fermée.

*S'occuper de Voss.*

Il savait ce que ça voulait dire.

Il n'était pas sûr d'en être capable.

---

*Les opérations clandestines ont une règle non écrite :*

*On ne s'occupe jamais d'un problème quand il devient un problème.*

*On attend.*

*Parce que s'occuper d'un problème laisse des traces.*

*Et les traces posent d'autres problèmes.*

*Alors on attend.*

*Et pendant qu'on attend, le problème grossit.*

*Et on finit par s'occuper d'un problème qui est devenu impossible.*

# CHAPITRE 8

---

Été 1983.

Les attaques s’arrêtèrent.

Pas toutes. Pas définitivement. Mais de juin à août, les rapports restèrent vides de la signature qu’il reconnaissait maintenant — cette calme précision, cette absence de panique, ce butin toujours en espèces, jamais en bijoux.

Castermans nota l’absence comme il avait noté la présence.

*Juin 1983 — rien. Juillet 1983 — rien.*

Il ne savait pas quoi en faire.

Une pause pouvait signifier beaucoup de choses. Des vacances — ce qui était absurde mais pas impossible. Une réorganisation. Une cible différente. Ou simplement la prudence d’un groupe qui avait fait trop de bruit et attendait que le bruit retombe.

Il écrivit : *Ils attendent quelque chose.*

Il ne savait pas quoi.

---

Ce qu’il fit pendant l’été :

Il demanda le dossier de l’armurerie de Wavre. Pas la copie transmise à Nivelles — le dossier original, avec les pièces jointes.

Il fallut trois semaines. Une lettre formelle. Une relance. Un appel téléphonique que Deroux fit à sa place depuis Namur, parce que Castermans n’avait pas le statut pour demander directement.

Le dossier arriva le 29 juillet.

Il était fin.

Trop fin.

Dix-huit fusils à pompe volés, quatre armes de poing, douze mille cartouches. Une enquête ouverte. Un suspect potentiel — un homme dont le véhicule avait été aperçu à deux cents mètres — interrogé, relâché, rayé de la liste. Aucune piste sur la destination du matériel.

Mais il y avait une annexe.

Une feuille. Un numéro de série. La mention que l'un des fusils à pompe avait déjà été signalé — signalé, pas volé. Signalé comme *soustrait à un inventaire de l'armée belge en 1979*.

Castermans relut la phrase.

*Soustrait à un inventaire.*

Ce n'était pas le même mot que *volé*. *Soustrait* était un mot administratif. Un mot pour une discordance dans un tableau. Pas une plainte. Pas une enquête.

Il chercha le numéro de dossier lié à la soustraction de 1979.

Il appela l'archivage de la gendarmerie.

Le dossier n'était pas disponible.

— *Pour quelle raison ?* demanda-t-il.

— *Classifié*, dit la voix.

— *Classifié comment ?*

— *Je n'ai pas accès à cette information.*

Il raccrocha.

Il prit son carnet.

*29 juillet 1983 — Wavre armurerie : un fusil à pompe volé en janvier 1983 avait déjà été soustrait à un inventaire militaire en 1979. Dossier 1979 : classifié.*

Il resta là longtemps avec ce mot.

*Classifié.*

---

Liège. Août 1983.

Élise Mathon avait pris ses vacances en deux semaines distinctes — une semaine en juillet, une semaine en août — pour pouvoir continuer à travailler entre les deux.

Elle avait une liste de noms.

Des anciens officiers de gendarmerie. Des hommes qui avaient servi dans des unités aux contours flous. Des consultants en sécurité. Des noms que Descamps avait laissés tomber dans la conversation sans avoir l'air de les laisser tomber — la façon dont les sources expérimentées donnent des informations sans pouvoir en assumer la responsabilité.

Elle en avait contacté six. Cinq n'avaient pas rappelé. Un l'avait rappelée pour lui dire qu'il n'avait rien à lui dire.

Le sixième — un homme de soixante-deux ans retraité à Liège, ancien de la sécurité militaire — avait accepté de la recevoir.

Ils s'étaient retrouvés dans sa maison, une maison ordinaire dans un quartier ordinaire, avec un jardin et un chien qui dormait sous la table.

Il s'appelait Lannoy. Il lui avait offert du café.

— *Les réseaux de résistance*, dit-il. *Ça n'existe plus.*

— *En tant que réseaux actifs.*

— *En tant que quoi que ce soit.* Il but son café. *Ce que vous cherchez, c'est du passé.*

— *Les armes ne sont pas du passé. Les armes qui ressortent d'inventaires militaires de 1979 dans des braquages de supermarchés en 1983 —*

Il la regarda.

— *Vous êtes bien renseignée.*

— *Vous confirmez.*

— *Je ne confirme rien.* Il posa sa tasse. *Je dis que vous êtes bien renseignée. Ce n'est pas la même chose.*

Elle attendit.

— *Il y a des armes qui ont circulé*, dit-il enfin. *Après la guerre, pendant la guerre froide. Des dépôts. Des caches. Dans tous les pays d'Europe occidentale. C'est connu. C'est documenté, à sa façon.* Il regarda par la fenêtre. *Que certaines de ces armes aient quitté les caches — ce serait possible. Dans quel but — je ne sais pas.*

— *Ou vous ne voulez pas dire.*

— *Non.* Il la regarda. *Je ne sais pas. Il y a une différence entre les deux. Je préfère que vous compreniez la différence.*

Elle crut qu'il disait la vérité.

Elle n'en était pas certaine.

En partant, dans sa voiture, elle nota sur son carnet :

*Armes → caches → réseaux → dépôts militaires.*

*Dossier classifié → accès restreint → quelqu'un protège.*

*Qui ? Pourquoi maintenant ?*

---

Ferme de Jumet. Fin août.

Voss était seul.

C’était rare. D’habitude il y avait Renard, ou Blant, ou quelqu’un dont il n’avait pas le nom complet et qu’il n’avait pas besoin de connaître.

Ce soir il était seul parce qu’il avait voulu être seul.

Il relisait ses notes.

Pas des notes tactiques — des notes personnelles. Petite écriture serrée dans un cahier à couverture grise. Des observations sur ce qui fonctionnait. Ce qui ne fonctionnait pas. Ce qu’il aurait fait différemment.

Il avait noté, après Court-Saint-Étienne : *Réaction trop lente à l’alarme. La prochaine fois anticiper.*

Il avait noté, après Halle : *Distance d’entrée/sortie trop courte. Parking insuffisant pour deux véhicules.*

Il avait noté, après Braine-le-Château : *Directeur − alarme silencieuse. Toujours vérifier le comptoir.*

Ce n’était pas les notes d’un criminel.

C’était les notes d’un professionnel qui améliorait une procédure.

Il tournait une page. Il regarda la liste des prochaines cibles que Renard lui avait transmise.

Supermarchés, encore. Des supermarchés.

Il écrivit dans la marge : *Limites du modèle actuel. Cibles trop molles. Impact psychologique plafonné.*

Il referma le cahier.

Il pensa à novembre. Le Conseiller lui avait fait passer le message via Renard : *novembre, vote sur les missiles, tenir jusqu'en novembre.*

Voss n'était pas politique. Il n'avait jamais été politique.

Mais il savait faire du calcul.

Si l'objectif était novembre, et si novembre arrivait, et si le vote se passait comme prévu — qu'est-ce qu'il y avait après novembre ?

Il n'avait pas de réponse.

Ce qui voulait dire que quelqu'un d'autre avait la réponse.

Ce qui voulait dire que quelqu'un d'autre décidait de sa valeur.

Il n'aimait pas ça.

Il n'aimait pas être une valeur dans le calcul de quelqu'un d'autre.

---

Nivelles. Septembre 1983.

Les attaques reprirent.

Le 7 septembre, un supermarché à Uccle. Trois blessés.

Le 21 septembre, un supermarché à Wavre. Un mort — une caissière de vingt-sept ans, Nadine Pierard. Elle avait essayé de courir vers la sortie. Un tir dans le dos.

Castermans lut la dépêche.

Il sortit son carnet.

*21 septembre 1983 — Wavre. Nadine Pierard, 27 ans, caissière. Coup de feu dans le dos en tentant de fuir.*

Il s'arrêta.

*Dans le dos.*

Pas un civil qui s’était interposé. Pas un vigile. Une caissière qui fuyait.

Il écrivit : *Ça ne ressemble plus à de l’intimidation.*

Il pensa à Bernard Collin. Quarante-quatre ans.

Il pensa à Nadine Pierard. Vingt-sept ans.

Il pensa à Henri Fontaine. Soixante-deux ans.

Il ferma le carnet.

Il alla aux toilettes.

Il resta cinq minutes les mains appuyées sur le lavabo, à regarder l’eau couler.

Puis il retourna à son bureau.

Il y avait du travail.

---

*L’été est une pause.*

*La pause laisse croire que c’est fini.*

*Ça ne finit jamais pendant une pause.*

*Ça se réorganise.*

# CHAPITRE 9

# ACTE II — LE SILENCE

---

Bruxelles. 15 novembre 1983.

La Chambre des représentants vota à seize heures quarante-deux.

Par cent dix voix contre quatre-vingt-cinq, le gouvernement Martens obtint l'autorisation de déployer les missiles de croisière Cruise sur le territoire belge.

Le vote fut couvert en direct par la RTBF et la VRT. Des militants pacifistes rassemblés devant le Parlement entendirent le résultat sur des transistors. Certains pleurèrent. D'autres partirent sans un mot.

Dans les journaux du lendemain, les éditorialistes parlèrent de *victoire de la cohésion atlantique*. De *responsabilité de gouvernement*. De *maturité démocratique*.

Quelques-uns mentionnèrent le mouvement pacifiste — affaibli, divisé, *dépassé par les événements*.

Aucun ne fit le lien avec les supermarchés.

---

Ixelles. Ce soir-là.

Lateur regarda les informations télévisées jusqu'à la fin.

Il attendit.

Il attendit que le téléphone sans nom sonne.

Il sonna à vingt-deux heures dix.

— *Le vote est passé*, dit la voix du Conseiller.

— *Je sais.*

— *Le résultat est bon.*

— *Oui.*

Un silence.

— *Et maintenant on s'arrête*, dit Lateur.

Ce n'était pas une question. C'était ce qu'il croyait que la phrase allait être.

Le Conseiller ne répondit pas tout de suite.

— *Pas encore.*

Lateur s'arrêta.

— *Pas encore comment ?*

— *Le gouvernement a le vote. Mais le gouvernement a besoin de tenir. Les prochaines élections sont en 1985. Si la pression de la rue reprend entre-temps, si les pacifistes se reorganisent, si un partenaire de coalition se dérobe —*

— *Le vote a eu lieu.*

— *Les décisions s'exécutent dans le temps, Philippe. Un vote ne déploie pas des missiles. Le déploiement prend dix-huit mois. Dix-huit mois pendant lesquels le gouvernement peut être renversé.*

Lateur ferma les yeux.

— *On continue.*

— *On maintient. Il y a une différence.* La voix était calme. Patiente. La voix d'un homme qui a tout prévu. *Pas nécessairement au même rythme. Mais la pression ne doit pas disparaître.*

— *Et Voss ?*

— *Voss continue.*

— *Voss ne s'arrêtera pas à dix-huit mois. Tu le sais.*

— *Gère Voss.*

— *Je t'ai dit que je ne pouvais pas —*

— *Gère Voss*, répéta le Conseiller. *C'est pourquoi tu es dans cette opération. Pas pour les idées. Pour les gens.*

La communication fut coupée.

Lateur resta immobile.

Il pensa à la conversation de l'année précédente dans le café du quartier européen. *Le gouvernement ne tiendra pas si ça continue. Il faut que les gens aient peur.*

Il avait cru que c'était un objectif. Une opération avec une fin.

Il comprenait maintenant que ce n'était pas un objectif.

C'était une méthode.

Et les méthodes n'ont pas de fin.

---

Namur. 16 novembre 1983.

Castermans avait regardé le vote à la télévision dans le salon de son appartement.

Il avait pensé : *les missiles.*

Puis il avait pensé : *les supermarchés.*

Puis il avait pris son carnet.

Il n’y avait pas de lien évident. Aucun lien qu’il pouvait formuler sans passer pour quelqu’un qui voit des connexions là où il n’y en a pas. Le mouvement pacifiste avait perdu du souffle. Le gouvernement avait tenu. Les missiles seraient déployés.

Et il y avait, depuis septembre 1982, treize mois d’attaques. Trois morts. Quatorze blessés.

Il écrivit : *Le vote est passé. Les attaques vont s’arrêter — ou continuer.*

*Si elles s’arrêtent : il y avait un lien.*

*Si elles continuent : il y a autre chose.*

Il posa le carnet.

Il alla dormir.

Il dormit mal.

---

Ferme de Jumet. Le même soir.

Voss regardait les informations.

Il vit le vote. Il vit les militants pacifistes devant le Parlement. Il vit les éditorialistes satisfaits.

Il éteignit le poste.

Il prit ses notes. La liste des prochaines cibles.

Il ne biffa rien.

Il ajouta une ligne en bas.

Ce n’était pas un supermarché.

C’était autre chose.

---

Bruxelles. Fin novembre 1983.

Élise Mathon publia son premier article.

Pas sur Gladio. Pas sur les réseaux. Pas sur ce que Descamps lui avait dit dans le café de la rue de Namur.

Un article sur les chiffres.

*Seize braquages en quatorze mois. Trois morts. Quatorze blessés. Une zone de soixante kilomètres de diamètre. Aucune enquête coordonnée officiellement confirmée.*

Des faits. Des questions. *“Pourquoi les instances compétentes n’ont-elles pas établi publiquement l’existence d’un groupe organisé opérant dans le Brabant wallon ?”*

L’article parut en page 5 du Soir. Un vendredi.

Le lundi suivant, le parquet de Brabant-Wallon publia un communiqué. *“Les enquêtes en cours font l’objet d’une coordination entre les instances compétentes. Il serait prématuré de commenter des investigations actives.”*

C’était la même phrase qu’au Parlement.

Élise découpa le communiqué. Elle l’épingla au-dessus de son bureau.

En dessous, elle écrivit à la main : *Réponse en 72 heures. Ils lisent.*

---

Ixelles. Décembre 1983.

Le Conseiller appela Lateur.

— *La journaliste du Soir.*

— *Je sais.*

— *Son article pose des questions.*

— *Des questions sans réponses. Elle n'a pas les réponses.*

— *Pas encore.* Un silence. *Qui lui a parlé ?*

— *Je ne sais pas.*

— *Trouve.*

— *Comment ?*

— *Tu as des contacts dans les deux rédactions. Le Soir. La Libre.*

Lateur n'aimait pas ça.

— *Surveiller une journaliste —*

— *Savoir ce qu'elle sait. C'est différent.*

— *C'est la même chose.*

— *Non*, dit le Conseiller. *Surveiller, c'est agir. Savoir, c'est se préparer.*

Lateur garda le silence.

— *Elle a un contact dans l'ancienne gendarmerie*, dit le Conseiller. *Descamps.*

Un moment.

— *Tu savais déjà*, dit Lateur.

— *Je voulais voir si tu savais.*

Lateur regarda le plafond.

— *Et Descamps ?*

— *Descamps n'a rien de concret. Des impressions. Des noms. Rien de vérifiable.* La voix se fit légèrement plus froide. *Pour l'instant.*

Le silence dura.

— *Pour l'instant*, répéta Lateur.

— *Oui*, dit le Conseiller.

Ce qui était, en soi, une menace.

---

*Il existe un moment dans les opérations clandestines où l'opération se retourne.*

*Au départ, l'opération surveille l'extérieur.*

*À un certain point, l'opération commence à surveiller ses propres membres.*

*Ce n'est pas un signe de force.*

*C'est un signe que quelque chose a commencé à fuir.*

# DOSSIER

---

*Ce qui suit n’est pas de la fiction.*

*C’est de l’histoire.*

---

**1945.**

La guerre finit en Europe.

Les Alliés découvrent l’étendue des crimes nazis. Les procès de Nuremberg commencent. Des hommes sont condamnés. Des hommes sont pendus.

D’autres hommes — des officiers SS, des agents de la Gestapo, des spécialistes du renseignement militaire — ne sont pas jugés.

Ils sont recrutés.

---

**Opération Paperclip.**

Le nom officiel de l’opération américaine de recrutement de scientifiques et officiers de renseignement nazis. Des centaines d’hommes. Leurs dossiers SS sont blanchis. Leurs crimes sont effacés des archives. Ils reçoivent des visas, des salaires, des postes.

Werner von Braun — ingénieur des V2, construits avec du travail forcé dans les camps souterrains de Dora — dirige le programme spatial américain. Il marche sur la Lune avec Armstrong, vingt-quatre ans après Dora.

Reinhard Gehlen — chef du renseignement nazi sur le front Est, spécialiste de la torture et de l'infiltration — remet ses fichiers aux Américains en mai 1945. Il est aussitôt mis au travail. Ses réseaux deviennent les réseaux de renseignement ouest-allemands. Il fonde et dirige le BND — les services secrets de la République Fédérale d'Allemagne — jusqu'en 1968.

La démocratie allemande est fondée, entre autres, sur les fichiers de la Gestapo.

---

**1947 — 1952.**

La CIA met en place, dans chaque pays d'Europe occidentale, des réseaux clandestins armés.

Mission : résister en cas d'invasion soviétique. Les réseaux sont équipés de dépôts d'armes cachés — forêts, fermes, caves, tunnels. Explosifs, armes légères, communications chiffrées. Personnel formé aux techniques de guérilla et de sabotage.

En Italie : Gladio. En Allemagne : Gehlen Organisation, puis BND. En Belgique : SDRA8, puis structures de liaison atlantistes. En France, en Grèce, en Turquie, au Portugal, en Espagne — des noms différents. La même architecture.

Les hommes recrutés pour ces réseaux proviennent de deux sources : d'anciens résistants et de militaires de confiance — et d'anciens collaborateurs, anciens fascistes, anciens membres de mouvements d'extrême droite, jugés *plus fiables* contre le communisme.

---

**1969 — 1984. L'Italie.**

Le Parti Communiste Italien est le plus puissant d'Europe occidentale. Aux élections de 1976, il frôle la majorité absolue. Washington est inquiet. Rome est inquiète.

La stratégie de la tension commence.

*12 décembre 1969 — Piazza Fontana, Milan.* Une bombe dans une banque. Dix-sept morts. Attribuée immédiatement aux anarchistes. Les médias, la police, le gouvernement — tout désigne l'extrême gauche.

Ce sont des membres d'*Ordine Nuovo* — groupuscule néo-fasciste lié aux services secrets militaires italiens — qui ont posé la bombe.

*28 mai 1974 — Piazza della Loggia, Brescia.* Une manifestation syndicale. Huit morts. Même auteurs. Même couverture.

*2 août 1980 — Gare de Bologne.* Quatre-vingt-cinq morts. Le carnage le plus meurtrier de l'Italie d'après-guerre. Attribué aux Brigades Rouges. Exécuté par les Nuclei Armati Rivoluzionari — extrême droite — avec la complicité de la loge maçonnique P2, dont les membres comprennent des ministres, des généraux, des directeurs de journaux et des chefs des services secrets.

En 2022 — quarante-deux ans après les faits — la Cour suprême italienne confirme les condamnations. L'État, par ses propres agents, a massacré ses propres citoyens pour se maintenir au pouvoir.

---

**La Loge P2.**

En 1981, la police découvre les listes de la Loge P2 lors d'une perquisition chez son chef, Licio Gelli, à Arezzo.

Neuf cent soixante-deux membres.

Parmi eux : trois ministres en exercice, quarante-trois parlementaires, quarante-trois généraux, huit amiraux, le chef de la police nationale, les directeurs des trois principaux services de renseignement, et les directeurs ou rédacteurs en chef des principaux journaux italiens.

Une structure de pouvoir parallèle, à l'intérieur de l'État, qui gouverne depuis l'ombre.

La loge est dissoute. Gelli est arrêté, s’échappe, est réextradé. Après des décennies de procédures, il meurt en 2015 sans avoir purgé la totalité de ses peines.

---

**1990.**

Le 24 octobre, le Premier ministre italien Giulio Andreotti révèle devant le Parlement l’existence de Gladio.

Scandale dans toute l’Europe.

En novembre, le Premier ministre belge Wilfried Martens confirme l’existence d’un réseau équivalent en Belgique.

Les réseaux sont officiellement dissous.

*Officiellement.*

---

**Ce qu’on sait. Ce qu’on ne saura jamais.**

On sait que les réseaux ont existé.

On sait qu’ils ont été construits avec des fonds américains, des armes américaines, des doctrines américaines.

On sait que certains membres provenaient de la nébuleuse fasciste et néo-nazie européenne.

On sait qu’en Italie, des membres de ces réseaux ont participé à des attentats contre des civils, sous fausse bannière, pour déstabiliser un processus démocratique.

On sait que la CIA était informée et impliquée — des documents déclassifiés aux Archives nationales américaines le confirment partiellement.

On sait que les Américains ont construit, financé et orienté des structures qui ont tué des Européens sur le sol européen en temps de paix.

Ce qu’on ne saura jamais : le degré exact de la chaîne de commandement. Qui a donné quels ordres. Où s’arrêtait la CIA et où commençaient les initiatives locales.

Ce qui n’est pas une coïncidence : dans chaque pays où la stratégie de la tension a été appliquée, les procédures judiciaires se sont heurtées aux mêmes obstacles. Les mêmes dossiers classifiés. Les mêmes témoins morts avant de témoigner. Les mêmes prescriptions.

---

*Avec des amis comme les Américains,*

*on n’a pas besoin d’ennemis.*

*Mais on nous les fabrique quand même.*

*L’ennemi soviétique pour justifier les réseaux.*

*L’ennemi terroriste de gauche pour justifier les attentats.*

*L’ennemi criminel pour justifier la peur.*

*L’ennemi change.*

*La peur reste.*

*C’est le produit.*

# CHAPITRE 10

---

Liège. 14 janvier 1984.

L’armurerie Deltour était ouverte depuis 1962.

Elle était tenue par le fils du fondateur — Armand Deltour, cinquante-huit ans, un homme qui connaissait le nom de chacun de ses clients réguliers et leur rappelait quand leur permis approchait de l’expiration.

Il était seul ce samedi matin. Son assistant avait la grippe.

À dix heures vingt, deux hommes entrèrent.

Deltour reconnut les armes avant de reconnaître l’intention.

Il ne put même pas reculer.

---

Les témoins dans la rue — deux personnes qui attendaient le bus — entendirent deux coups de feu. Pas plus. Rapprochés, nets. Comme quelqu’un qui tire une seule fois par cible.

Quand la police arriva, Deltour était derrière son comptoir.

Il était mort.

Son assistant, qui habitait deux rues plus loin et avait décidé de passer malgré la fièvre, arriva cinq minutes après les premiers secours. Il resta sur le seuil. Il ne put pas entrer.

Bilan de l’opération :

Armand Deltour. Cinquante-huit ans.

Vingt-deux armes de poing. Huit fusils. Quatre mille cartouches de calibres divers.

Et les clés du coffre, que les deux hommes avaient pris dans la poche de Deltour après.

---

Nivelles. Le même soir.

Castermans apprit la nouvelle à la radio.

Il alluma son bureau. Il prit son carnet.

Il nota les faits.

Puis il s’arrêta.

Liège. Ce n’était plus le Brabant wallon. Ce n’était plus la zone de soixante kilomètres qu’il avait tracée sur sa carte.

Et ce n’était plus un supermarché.

Il relut ses notes depuis le début. Septembre 1982. Les supermarchés. *Calmes*. Un butin modeste. Des blessés croissants. Deux armureries — Wavre en 1983, Liège maintenant.

Il écrivit : *Le territoire s’élargit.*

Il écrivit : *La cible change.*

Il réfléchit un moment.

Il écrivit : *Si le but était la peur dans les supermarchés, pourquoi Liège ? Les supermarchés suffisaient.*

Il barra la phrase.

Il la réécrivit plus lentement.

*Si le but initial était la peur — le but a changé.*

*Ou il y a plusieurs buts.*

*Ou quelqu’un a pris le contrôle que quelqu’un d’autre avait.*

Il ferma le carnet.

Il resta dans le noir de son bureau un long moment.

---

Ferme de Jumet. Même semaine.

Renard entra sans frapper.

Voss était à table. Il mangeait. Il ne leva pas les yeux.

— *Liège*, dit Renard.

— *Oui.*

— *Ce n'était pas prévu.*

— *C'était prévu. Par moi.*

Renard posa les mains à plat sur la table.

— *Un homme est mort.*

— *Un homme est mort à chaque fois.*

— *Pas comme ça. Pas dans une armurerie à Liège. Pas en dehors de la zone. Pas sans validation.*

Voss posa sa fourchette.

Il regarda Renard pour la première fois depuis qu'il était entré. Ce regard que Renard avait toujours trouvé difficile à soutenir — pas agressif, pas menaçant. Vide d'une façon particulière. Comme quelqu'un qui a mis quelque chose en veille et n'a pas encore décidé de le rallumer.

— *La validation*, dit Voss. *Qui valide ?*

— *Lateur.*

— *Lateur reçoit ses instructions du Conseiller. Le Conseiller reçoit les siennes d'un niveau que ni toi ni moi n'avons jamais rencontré.* Il reprit sa fourchette. *Et ce niveau a décidé en novembre que l'opération continuait. Alors l'opération continue.*

— *Pas à Liège.*

— *Pourquoi pas à Liège ?*

Renard chercha les mots.

— *Parce que Liège c'est trop loin. Parce que ça crée des connexions que les enquêteurs n'avaient pas. Parce que —*

— *Les enquêteurs ont déjà les connexions*, dit Voss. *Il y a un inspecteur à Nivelles qui a une note depuis quinze mois. Il y en a un à Namur. Il y a une journaliste au Soir.* Il but un verre d'eau. *Ils ont les connexions. Ils ne peuvent rien en faire. Parce que ceux qui décident de ce qu'on peut en faire ont décidé qu'on n'en faisait rien.*

Renard le regardait.

— *Alors on peut aller à Liège*, dit Voss. *On peut aller où on veut.*

— *Et Deltour ?*

— *Deltour a résisté.*

— *Il n'avait pas d'arme en main.*

Voss ne répondit pas.

Renard comprit que la conversation était terminée.

Il sortit.

Dans la cour de la ferme, l'air froid de janvier, il s'appuya contre le mur.

Il pensa à Deltour. Cinquante-huit ans. Qui connaissait ses clients par leur prénom.

Il pensa à Bernard Collin. À Nadine Pierard. À Henri Fontaine.

Il pensa : *à quel moment est-ce que je suis entré dans ça ?*

Il connaissait la réponse. Il connaissait la date exacte, le lieu, la personne qui lui avait tendu la main et dit *on a besoin de quelqu'un de fiable*.

Il avait pensé que *fiable* voulait dire compétent.

Il comprenait maintenant que *fiable* voulait dire *qui ne parle pas*.

---

Bruxelles. Fin janvier 1984.

Élise Mathon reçut une convocation de son rédacteur en chef.

Gilles Marchand. Cinquante ans. Un homme qui avait traversé plusieurs crises politiques belges et en avait retenu une leçon : la prudence dure plus longtemps que le courage.

— *Ton article de novembre*, dit-il.

— *Il a eu de l'écho.*

— *Il a eu un écho du parquet de Brabant-Wallon. Et du cabinet du ministre de la Justice.* Il posa une feuille sur son bureau. *Une lettre. Pas officielle. Pas menaçante. Juste… une lettre.*

Élise la lut.

La lettre exprimait des *réserves* sur la *méthodologie journalistique* de l'article. Sur le fait de *spéculer publiquement sur des investigations en cours*. Sur les *risques de nuire à des enquêtes sensibles*.

— *C'est du vocabulaire d'avocat*, dit Élise.

— *Oui. Ce qui veut dire qu'un avocat l'a rédigée.*

Elle posa la lettre.

— *Tu veux que je m'arrête.*

— *Je veux que tu continues avec plus de béton.* Marchand se leva. *Je ne te dis pas de lâcher. Je te dis que la prochaine fois il te faut une source qui accepte d'être citée. Ou un document. Quelque chose qu'on peut tenir.*

— *Je cherche.*

— *Cherche plus vite.* Il regarda par la fenêtre. *Parce qu'il y a eu un mort à Liège la semaine dernière. Et si c'est le même groupe —*

— *C'est le même groupe.*

— *Alors ça va encore accélérer.* Il se retourna. *Et à un moment, les gens vont vouloir des réponses. Et ce moment-là, il vaut mieux qu'on soit prêts.*

---

Ixelles. Février 1984.

Lateur apprit Liège par le journal.

Il n'avait pas été informé. Pas de signal avant. Pas de rapport après.

Il appela Renard.

— *Je sais*, dit Renard.

— *Il a agi seul.*

— *Oui.*

— *Je t'avais dit —*

— *Je sais ce que tu m'avais dit.* La voix de Renard était fatiguée. *Ce que tu m'as dit ne change rien à ce que Voss fait.*

Silence.

— *Il faut que ça s'arrête*, dit Lateur.

Renard ne répondit pas tout de suite.

— *Comment ?* dit-il enfin.

Lateur n’avait pas de réponse.

*Comment* était la question qu’il évitait depuis des mois.

Comment arrêter un homme qu’on a mis en mouvement.

Comment sortir d’une structure qu’on a intégrée.

Comment se retirer d’une opération qu’on n’a jamais signée de son nom.

— *Je rappelle*, dit-il.

Il raccrocha.

Il n’appela pas le Conseiller ce soir-là.

Il s’assit dans son appartement d’Ixelles et il resta là sans allumer la lumière, à regarder les lumières de la rue qui traversaient les volets.

Il pensait à une phrase qu’il avait lue dans Evola, des années plus tôt. *L’acte engage celui qui agit au-delà de son intention.*

Il avait trouvé ça beau, à l’époque.

---

*On entre dans une opération clandestine avec une justification.*

*La justification tient quelques mois.*

*Ensuite, la justification n’est plus nécessaire.*

*L’opération se justifie elle-même.*

*Par son existence.*

*Par les liens qu’elle a créés.*

*Par ce qu’on ne peut plus dire sans se perdre.*

# CHAPITRE 11

Namur. Mars 1984.

Deroux appela Castermans un mardi matin.

— *Il y a une journaliste qui veut te parler.*

Castermans posa son stylo.

— *Qui ?*

— *Élise Mathon. Le Soir. Elle a publié l'article en novembre sur les braquages.*

— *Je l'ai lu.*

— *Elle m'a contacté la semaine dernière. Elle a les mêmes questions que nous. Elle a peut-être des réponses que nous n'avons pas.*

Castermans réfléchit.

— *Comment elle t'a trouvé ?*

— *Elle a ses sources.* Un silence. *Elle m'a dit qu'elle ne publiera pas ton nom sans ton accord. Ni le mien.*

— *Tu lui fais confiance ?*

— *Je lui fais confiance autant qu'on peut faire confiance à quelqu'un qu'on ne connaît pas.* Deroux marqua une pause. *C'est à dire pas beaucoup. Mais ce qu'elle sait complète ce que nous savons. Et ce que nous savons complète ce qu'elle sait.*

Castermans regarda son carnet posé sur le bureau.

Vingt mois. Dix-neuf affaires maintenant, avec Liège. Cinq morts.

— *Où ?*

— *Ici. Mon bureau. Samedi.*

---

Namur. 9 mars 1984.

Ils arrivèrent séparément.

Élise Mathon était plus petite que Castermans avait imaginé — il ne savait pas pourquoi il avait imaginé quelque chose. Elle portait un manteau gris, un carnet sous le bras, et l'air de quelqu'un qui a appris à ne pas montrer à quel point elle était fatiguée.

Ils s'assirent. Deroux ferma la porte.

— *Je propose qu'on commence par ce que chacun sait*, dit Deroux. *Sans commenter. D'abord on pose. Ensuite on compare.*

Castermans posa ses notes. Élise posa son carnet.

Ils mirent quarante minutes.

À la fin, il y avait sur la table de Deroux deux images du même objet vues depuis des angles différents.

Castermans avait : la chronologie des attaques, les similitudes opérationnelles, le dossier classifié de 1979 sur l'arme soustraite, le mur institutionnel — parquet, procureur, rapport mensuel.

Élise avait : Descamps et la mention de Gladio, Lannoy et les caches d'armes, la lettre du cabinet du ministre, et — elle l'annonça avec une certaine précaution — un nom.

— *Un nom*, répéta Castermans.

— *Quelqu'un qui aurait coordonné des éléments paramilitaires liés à des réseaux atlantistes dans les années soixante-dix. Quelqu'un qui aurait des connexions à la fois dans l'armée, dans la gendarmerie, et dans certains milieux politiques.* Elle marqua une pause. *Je ne peux pas le nommer. Pas encore. Ma source ne m'a pas autorisée à le citer.*

— *Mais vous avez un nom.*

— *J'ai un nom.*

Deroux regarda Castermans.

Castermans regarda ses mains.

Il pensa : il y a un homme dans un appartement d'Ixelles, peut-être, qui lit Evola le soir et boit du café noir le matin. Il ne savait pas d'où lui venait cette image. Peut-être de rien. Peut-être d'une accumulation de détails qui s'assemblaient sans s'assembler encore.

Il dit :

— *Le dossier classifié de 1979. Si on pouvait l'ouvrir, on saurait d'où viennent les armes. On saurait à quelle unité elles appartenaient. On saurait qui avait accès.*

— *Et qui décide de ce qui est classifié ?*

— *Le ministère de la Défense. Ou le parquet militaire.*

— *Le même parquet qui ne répond pas aux demandes ordinaires.*

— *Oui.*

Silence.

— *Ce n'est pas suffisant pour publier*, dit Élise. *Pas encore.*

— *Non*, dit Castermans. *Mais c'est suffisant pour chercher.*

Élise le regarda.

— *Est-ce que vous accepteriez qu'on reste en contact ?*

Castermans pensa à Dehaes. Au procureur Fonteneau. Au rapport mensuel dans une pile.

— *Oui*, dit-il.

---

Jumet. Printemps 1984.

Renard n'avait pas dormi correctement depuis Liège.

Ce n'était pas nouveau — il y avait eu d'autres nuits depuis septembre 1982. Mais Liège avait ajouté quelque chose. Pas de la culpabilité, exactement. Quelque chose de plus précis. Un sentiment d'avoir franchi un seuil qu'il n'avait pas vu jusqu'à ce qu'il soit de l'autre côté.

Il s'était renseigné sur Deltour.

Il ne savait pas pourquoi. Peut-être pour rendre l'homme réel — en dehors du rapport de police, en dehors du bilan de l'opération.

Armand Deltour avait repris l'armurerie de son père en 1972. Il était marié depuis trente et un ans. Il avait trois enfants. Il jouait aux boules le dimanche avec les mêmes amis depuis vingt ans.

Renard avait rangé l'information dans une partie de sa tête où il mettait les choses auxquelles il ne voulait pas penser.

Ce printemps-là, cette partie de sa tête était pleine.

Un soir, il sortit un bout de papier.

Il écrivit un numéro de téléphone. Pas de nom. Juste un numéro.

Un numéro qu'il avait mémorisé il y a longtemps — l'époque où il servait encore dans la gendarmerie, où il avait eu connaissance, par une conversation entendue par hasard, d'une cellule qui existait en dehors des structures officielles. Une cellule dont le rôle était de recevoir des informations que les structures officielles ne voulaient pas recevoir.

Il avait mémorisé le numéro parce qu'il était curieux.

Il regarda le numéro.

Il plia le papier.

Il le glissa dans sa poche.

Il ne l'appela pas ce soir-là.

---

Ixelles. Avril 1984.

Lateur essaya trois fois de joindre le Conseiller.

Trois fois, le téléphone sonna dans le vide.

Ce n'était pas normal. Le Conseiller répondait toujours — pas immédiatement, mais dans les vingt-quatre heures.

Au bout d'une semaine, un message arriva. Pas par téléphone. Une enveloppe, glissée sous la porte de son appartement. Une feuille. Deux mots écrits à la main.

*Opération autonome.*

Lateur relut deux fois.

*Opération autonome.*

Ce qui voulait dire : tu n'es plus dans la structure de commandement. Ce qui voulait dire : ce qui suit ne nous concerne plus. Ce qui voulait dire : tu t'es mis toi-même en dehors en posant des questions.

Ce qui voulait dire : Voss continue, et ce n’est plus ton problème parce que tu n’es plus là.

Il brûla l’enveloppe dans l’évier de sa cuisine.

Il alla à la fenêtre.

Il n’était plus dans l’opération.

Mais l’opération était dans lui.

Il connaissait les noms. Les lieux. La chronologie. Les morts.

Et quelqu’un, quelque part, savait qu’il connaissait.

---

*Être exclu d’une opération clandestine ne protège pas.*

*Au contraire.*

*Quand on est dans la structure, on est utile.*

*Utile signifie : en vie.*

*Quand on est en dehors —*

*On est un problème.*

*Et les problèmes, dans les opérations clandestines, ont une façon de se résoudre.*

# CHAPITRE 12

Jumet. Juin 1984.

Renard avait gardé le papier plié dans sa poche pendant onze semaines.

Il l'avait sorti plusieurs fois. Il l'avait relu. Il l'avait replié.

Ce soir de juin, il était seul dans la ferme. Voss était parti depuis trois jours — il ne disait jamais où. Blant était absent. Il n'y avait personne.

Renard prit le papier.

Il alla à la cabine téléphonique du village, à deux kilomètres, parce qu'il ne voulait pas appeler depuis la ferme.

Il fit le numéro.

Ça sonna quatre fois.

Une voix d'homme, neutre.

— *Oui.*

Renard ne dit pas son nom.

— *Je veux parler à quelqu'un qui écoute*, dit-il.

Un silence.

— *Je vous écoute.*

— *Pas comme ça. En face.*

— *C'est possible.* La voix ne changea pas de ton. *Vous me donnez une façon de vous contacter.*

— *Non.* Renard réfléchit. *Je rappelle demain à la même heure. Vous me donnez un lieu.*

— *Entendu.*

Il raccrocha.

Il resta dans la cabine une minute.

Il pensa : *je peux ne pas rappeler. Je peux rentrer, brûler le papier, continuer comme avant.*

Il pensa : *Deltour. Cinquante-huit ans.*

Il sortit de la cabine.

---

Le rendez-vous eut lieu deux jours plus tard.

Liège. Un café près de la gare. Une table du fond.

L'homme qui attendait s'appelait — du moins c'est ce qu'il dit — Servais. La quarantaine. Costume ordinaire. Des yeux qui regardaient l'entrée sans en avoir l'air.

Renard s'assit.

— *Je ne peux pas vous donner de noms*, dit-il.

— *Je ne demande pas de noms.*

— *Je ne peux pas témoigner.*

— *Pas encore.*

— *Pas jamais peut-être.*

Servais attendit.

— *Il y a une opération*, dit Renard. *Elle dure depuis 1982. Elle a été initiée par des gens qui avaient un objectif politique. Les missiles de l'OTAN. Le gouvernement Martens.* Il s'arrêta. *L'objectif a été atteint en novembre. L'opération continue.*

— *Pourquoi ?*

— *Parce que celui qui exécute n'a pas reçu l'ordre d'arrêter. Et parce qu'il n'arrêterait pas sur ordre de toute façon.*

— *Qui exécute ?*

— *Je ne peux pas vous donner de nom.*

— *Une description.*

Renard hésita.

— *Un homme grand. Très grand. Formé. Professionnel.* Il marqua une pause. *Qui aime son travail.*

Servais ne bougea pas.

— *Les attaques de supermarchés.*

— *Oui. Et d'armureries. Le périmètre s'élargit.*

— *Combien de personnes dans l'opération ?*

— *Je ne sais pas tout. Je vois une partie.* Renard but son café froid. *Cinq ou six personnes au niveau opérationnel. Des connexions en haut — gendarmerie, peut-être armée, peut-être plus haut. Je ne sais pas jusqu'où.*

— *Vous pouvez revenir ?*

— *Si j'estime que c'est nécessaire.*

— *Et vous estimez que c'est nécessaire.*

Ce n'était pas une question.

— *Oui*, dit Renard.

Il se leva. Il posa de l'argent pour le café.

— *Servais*, dit-il.

L'homme leva les yeux.

— *Ce que je vous dis — ça va où ?*

Servais regarda ses mains.

— *Là où ça doit aller*, dit-il.

Ce qui ne répondait pas à la question.

Renard sortit.

---

Nivelles. Juillet 1984.

Castermans reçut une lettre.

Pas de son parquet. Pas de Deroux. Une lettre d'un homme qu'il ne connaissait pas — un retraité, il se présentait comme ça, *retraité*, sans préciser d'où. Il avait lu l'article d'Élise Mathon dans le Soir. Il avait des informations.

Castermans appela Élise avant même de rappeler l'homme.

— *C'est peut-être quelqu'un qui veut te faire perdre du temps*, dit-elle. *Ou quelqu'un qui veut savoir ce que tu sais.*

— *Ou quelqu'un qui a vraiment quelque chose.*

— *Tu veux qu'on y aille ensemble ?*

— *Non. Séparément. Si ça tourne mal, il vaut mieux qu'il ne fasse pas le lien entre nous.*

Il rencontra l'homme une semaine plus tard. Une brasserie d'Ottignies. Quelqu'un de soixante-cinq ans, maigre, avec un tremblement léger dans la main gauche qui pouvait être l'âge ou autre chose.

Il s'appelait Goffin.

— *J'ai travaillé dans la gendarmerie*, dit-il. *Jusqu'en 1981.*

— *Dans quelle unité ?*

— *Une unité qui s'appelait différemment selon les années. Mais qui faisait toujours la même chose.* Il but son verre. *Renseignement intérieur. Surveillance de mouvements politiques. Syndicats, pacifistes, extrême gauche.*

— *Et l'extrême droite.*

Goffin le regarda.

— *L'extrême droite on la surveillait aussi. Mais différemment.* Il posa son verre. *Certains éléments de l'extrême droite avaient des contacts dans la hiérarchie de la gendarmerie. Pas une complicité officielle — une proximité. Des affinités idéologiques. Des anciens qui se connaissaient depuis l'Occupation, d'une façon ou d'une autre.*

— *Vous me parlez de quoi, précisément ?*

— *Je vous parle d'un homme.* Goffin baissa la voix. *Qui a travaillé dans le renseignement militaire dans les années soixante-dix. Qui avait des connexions dans les réseaux atlantistes — les réseaux de résistance en cas d'invasion soviétique. Et qui, quand ces réseaux ont commencé à avoir des idées propres sur la stabilité politique de la Belgique —*

— *Il les a laissés faire.*

Goffin hocha la tête très légèrement.

— *Plus que laisser faire. Faciliter. L'accès à certains dossiers. L'accès à certains dépôts.*

Castermans pensa au dossier classifié de 1979. L'arme soustraite à un inventaire militaire.

— *Un nom*, dit-il.

— *Pas aujourd'hui.* Goffin se leva. *Peut-être jamais. Je ne sais pas encore ce que j'ai le courage de dire.*

— *Vous avez fait le premier pas.*

— *Le premier pas ne coûte rien.* Il boutonna sa veste. *C'est le deuxième qui coûte.*

Il sortit.

Castermans resta seul avec deux cafés sur la table.

Il prit son carnet.

Il écrivit : *Goffin — retraité gendarmerie. Unité renseignement intérieur jusqu'en 1981. Facilitation. Accès aux dossiers. Accès aux dépôts.*

Il s'arrêta.

Il écrivit une seule lettre, puis la barra.

Puis l'écrivit à nouveau, et la barra à nouveau.

Il ne voulait pas écrire le nom avant d'être certain.

---

Ferme de Jumet. Août 1984.

Voss avait fait des repérages.

Pas des supermarchés. Pas des armureries.

Des supermarchés mais différemment — des grandes surfaces, en périphérie des villes, avec des parkings larges, des entrées multiples, des heures d'affluence maximale.

Il avait un cahier plein de notes. Distances. Accès. Horaires. Nombre de vigiles. Position des caisses.

Renard regardait par-dessus son épaule.

— *Ces cibles-là* —

— *Sont plus grandes*, dit Voss.

— *Plus fréquentées.*

— *C'est l'idée.*

— *Si tu tires dans une grande surface pleine de monde un samedi soir* —

— *Les gens ne peuvent pas ne pas en parler.* Voss tourna une page. *Les gens ont accepté les petits braquages. Deux blessés ici, un mort là. Ils ont peur mais ils continuent à sortir, à faire leurs courses, à vivre comme avant.* Il posa le cahier. *Ce n'est pas assez. Pas assez de peur. Pas assez longtemps.*

— *C'est quoi, assez ?*

Voss regarda Renard avec cette façon qu'il avait — pas de la pitié, pas de l'impatience. Quelque chose qui ressemblait à de la pédagogie.

— *Assez, c'est quand ils n'oublient plus. Quand ils y pensent encore dix ans après. Quand leurs enfants y pensent.* Il reprit le cahier. *Pour ça, il faut quelque chose que personne n'oublie.*

Renard pensa à Liège. À Deltour. Cinquante-huit ans.

Il pensa à Servais dans le café de la gare.

Il pensa : *j'aurais dû appeler plus tôt.*

---

*Il y a un moment dans chaque catastrophe annoncée*

*où elle aurait encore pu être évitée.*

*Ce moment passe.*

*Il ne s’annonce pas.*

*On ne le reconnaît qu’après.*

*En regardant ce qu’on n’a pas fait quand il était encore temps.*

# Chapitre 12b — Renard (Jumet / Wavre, 1984)

Edmond Renard avait rejoint l'Escadron en 1971.

Il avait 32 ans. Il sortait de la gendarmerie avec douze ans de service, un dossier propre, une réputation de discrétion. Quelqu'un l'avait recommandé. Il n'avait jamais su exactement qui. Une réunion dans un café de Wavre avec un homme dont il n'avait jamais connu le nom complet — *appelez-moi Stassen*. Un briefing sur les réseaux de résistance en cas d'occupation soviétique. Des caches d'armes. Des exercices. La logique de la Guerre froide : si les Soviétiques arrivent, il faut une structure qui survive à l'occupation.

Il avait compris ça. Il y avait cru.

Pendant dix ans, l'Escadron avait fait des exercices. Des reconnaissances de terrain. Des formations au maniement d'armes dans des fermes isolées. Du renseignement passif — surveiller, noter, ne pas agir.

Puis Voss était arrivé.

---

Voss n'était pas belge — ou pas seulement. Renard n'avait jamais réussi à établir avec certitude son origine. Allemand, peut-être. Avec des connexions dont il ne parlait pas directement mais qui transparaissaient dans certaines formulations, certaines références à des structures que Renard ne connaissait pas.

Voss avait une façon de parler des opérations qui n'était pas celle de quelqu'un qui improvise. C'était quelqu'un qui avait fait ça avant. Ailleurs. Longtemps.

Renard avait posé des questions en 1982, quand la série avait commencé.

— Les civils, avait-il dit. Nadine Pirard est morte d'une embolie.

— Accident, avait dit Voss.

— Yvan Claes.

— Accident.

— La prochaine fois, il y aura d'autres accidents.

Voss l'avait regardé avec une expression qu'il ne savait pas interpréter exactement. Pas de la mépris. Quelque chose de plus neutre, de plus patient.

— La peur ne fonctionne que si elle est réelle. Une peur simulée ne produit pas de comportement réel.

Renard n'avait pas répondu.

Il avait continué.

---

Il s'était dit, pendant deux ans, qu'il pourrait contrôler quelque chose.

C'était une illusion qu'il avait maintenue aussi longtemps que possible parce que l'alternative — reconnaître qu'il ne contrôlait rien, qu'il était complice d'opérations dont les victimes s'appelaient Nadine Pirard et Bernard Collin — était une vérité avec laquelle il ne savait pas comment vivre.

Il avait signalé. À Servais, son contact dans la structure parallèle qu'il ne comprenait qu'à moitié. En juin 1984, en octobre 1984. *Voss prépare quelque chose de plus grand. Voss n'obéit plus aux limites.*

Servais avait transmis. Renard ne savait pas à qui.

Il n'y avait pas eu de réponse.

Puis Servais était mort. Novembre 1985 — arrêt cardiaque, disaient les rapports. Cinquante-neuf ans. Pas d'antécédents cardiaques connus.

---

La nuit du 9 au 10 novembre 1985, Renard était dans le parking du Delhaize de Braine-l'Alleud.

Il avait reçu le message la veille. Il connaissait la date, l'heure, le lieu. Il avait encore appelé Servais — mais Servais était mort depuis deux semaines.

Il n'avait pas appelé la gendarmerie.

Pas parce qu'il ne voulait pas. Parce qu'appeler la gendarmerie voulait dire tout révéler — l'Escadron, les caches, sa propre participation, douze ans de structure clandestine dont certains membres étaient encore en service actif. Voulait dire que des gens qu'il connaissait, des collègues, seraient impliqués. Voulait dire une instruction judiciaire dont il ne pouvait pas contrôler les conséquences.

Il avait dit ça à Castermans, trois jours après, dans un café de Liège.

Il l'avait dit avec des mots qui sonnaient comme des excuses et qu'il savait ne pas être des excuses.

Castermans l'avait écouté sans parler.

À la fin, il avait dit une seule chose : — Combien ?

— Quoi ?

— Combien de fois vous aviez la date et l'heure avant les attaques ?

Renard n'avait pas répondu immédiatement.

— Sept fois.

Castermans avait posé sa tasse.

Il n’avait plus rien dit.

---

Ce que Renard n’avait pas dit à Castermans — ce qu’il ne dirait à personne pendant vingt ans, ce qu’il écrirait dans un carnet retrouvé après sa mort en 2021 dans une maison du Limbourg — c’était la vraie question.

Pas *pourquoi n’avez-vous pas appelé la gendarmerie*. Il avait ses réponses à ça, aussi insuffisantes qu’elles fussent.

La vraie question était plus ancienne et plus simple.

*Quand avez-vous su ?*

Il avait su en mars 1983, quand Nadine Pirard était morte d’une embolie.

Il avait su que *stratégie de résistance en cas d’occupation soviétique* ne voulait pas dire ce qu’on lui avait dit que ça voulait dire.

Il avait su que les civils n’étaient pas des accidents — qu’ils étaient la condition de l’opération, que la peur des civils était exactement ce qu’on cherchait à produire.

Il avait su en mars 1983.

Il était resté jusqu’en novembre 1985.

Deux ans et demi.

Vingt-huit morts.

Le carnet était rangé dans une boîte en métal, sous un plancher en chêne d’une maison du Limbourg.

Il avait demandé, dans une lettre jointe, qu’on l’envoie à Élise Mathon après sa mort.

Il n’avait pas expliqué pourquoi elle plutôt qu’un autre.

Elle le savait.

# CHAPITRE 13

---

Automne 1984.

Les attaques s’arrêtèrent.

Vraiment cette fois — pas une pause d’été. Septembre passa. Octobre. Novembre.

Rien.

Castermans attendait chaque matin les dépêches avec la même concentration qu’on attend une douleur qui ne vient pas. L’absence le rendait plus nerveux que les faits.

Il appela Deroux en décembre.

— *Tu penses que c’est fini ?*

— *Non*, dit Deroux. *Toi ?*

— *Non.*

— *Alors on attend.*

---

Dans les journaux, l’affaire glissait vers les archives.

Le Soir publia un bilan en octobre. *Dix-neuf braquages en deux ans. Cinq morts. Aucune arrestation.* Un article court, en page sept, sans署名 particulière. Pas d’Élise Mathon — elle était en congé maladie depuis septembre.

Élise était épuisée. Elle avait dit à Heuse que c’était physique — une fatigue accumulée, une grippe qui avait traîné. C’était vrai. Ce n’était pas tout.

Elle avait passé deux ans à construire quelque chose qui ne tenait pas encore. Gladio nommé mais non prouvé. Un nom qu'elle avait mais ne pouvait pas publier. Un inspecteur de province qu'elle ne pouvait pas citer. Un ex-gendarme qui ne rappelait plus depuis l'été.

Elle s'était posé la question qu'elle évitait depuis le début : *et si ce n'était pas suffisant ?*

Pas insuffisant pour la vérité. Insuffisant pour la preuve.

Ce n'était pas la même chose.

---

Ottignies. Décembre 1984.

Goffin rappela.

Castermans prit le train.

Ils se retrouvèrent dans la même brasserie. Goffin avait maigri. Le tremblement dans la main gauche était plus prononcé.

— *J'ai réfléchi*, dit Goffin.

— *Je vous écoute.*

— *Je ne peux pas vous donner un nom qui tienne en justice. Ce que je sais, je l'ai appris par des conversations, des documents vus de loin, des déductions. Ce n'est pas du témoignage direct.*

— *Je sais.*

— *Mais je peux vous donner une direction.* Il posa ses mains à plat sur la table pour les stabiliser. *Il y avait une unité. Dans les années soixante-dix. Officiellement rattachée au renseignement militaire. Officieusement en contact avec des structures atlantistes — des réseaux de résistance armée en cas d'invasion soviétique.*

— *Gladio.*

— *Ce nom-là, entre autres.* Goffin baissa la voix. *Cette unité avait accès à des dépôts d'armes. Des caches. Certaines de ces caches ont été créées après la guerre, avec du matériel américain. D'autres ont été constituées dans les années soixante.*

— *Et dans les années soixante-dix, certaines armes ont quitté les caches.*

— *Certaines armes ont quitté les caches et n'ont pas été tracées comme elles auraient dû l'être. Pas par négligence.* Il marqua une pause. *Délibérément.*

— *Pour être utilisées.*

— *Pour être disponibles.*

Castermans prit son carnet. Il s'arrêta.

— *L'unité*, dit-il. *Elle a un nom.*

— *Elle avait plusieurs noms.* Goffin réfléchit. *Le dernier que j'ai connu, c'était en 1979. Escadron d'études et de liaisons.*

Castermans écrivit les trois mots.

*Escadron d'études et de liaisons.*

— *Et l'homme qui facilitait*, dit Castermans. *Accès aux dossiers, accès aux dépôts. Il faisait partie de cette unité.*

— *Il en a fait partie. Il en était sorti formellement avant 1982.* Goffin le regarda. *Mais les structures ne disparaissent pas quand on en sort. Les contacts restent. Les numéros de téléphone restent. Les dettes restent.*

— *Est-ce qu'il est encore actif ?*

— *Je ne sais pas.* Goffin se leva. *Je ne sais plus grand-chose. Je sais ce que j'ai vu il y a dix ans. Et ce que j'ai vu il y a dix ans, ça suffit à me faire peur aujourd'hui.*

Il mit son manteau.

— *Castermans.*

— *Oui.*

— *Faites attention à qui vous parlez.* Il regarda par-dessus son épaule, ce geste automatique que Castermans avait remarqué aussi chez Descamps. *Pas tout le monde dans la gendarmerie ignore ce qui se passe. Certains ne l'ignorent pas.*

Il sortit.

---

Ixelles. Hiver 1984-1985.

Lateur avait commencé à noter.

Pas pour lui-même — du moins il se disait que ce n'était pas pour lui-même. Pour quelqu'un qui lirait après. Au cas où.

Un cahier à spirale. Pas les noms réels — des initiales. Des dates. Des lieux. Des événements dont il avait connaissance directe ou indirecte.

Il l'appelait mentalement *l'assurance*. Si quelque chose lui arrivait, si quelqu'un décidait qu'il était un problème à résoudre, le cahier existait. Quelqu'un pourrait le trouver.

Il le cacha derrière une rangée de livres dans sa bibliothèque. Entre Evola et Schmitt — personne qui entrerait dans son appartement ne chercherait là.

La nuit, parfois, il se réveillait et allait vérifier qu'il était encore là.

Il pensait : *c'est ridicule.*

Il pensait : *et pourtant.*

---

Ferme de Jumet. Janvier 1985.

Voss avait passé l’automne à affûter.

Il avait refait tous les repérages. Il avait changé certaines cibles, en avait ajouté. Il avait modifié les rôles — Blant prenait une position différente, un nouveau venu dont il ne retenait pas le prénom complet gérait les véhicules.

Renard avait demandé une fois si l’opération allait reprendre.

— *Au printemps*, avait dit Voss.

— *Pour quelle raison au printemps ?*

— *Les jours rallongent. Les gens sortent plus tard. Les supermarchés sont ouverts plus longtemps.* Il avait dit ça comme une évidence. *Plus de monde dans les rayons.*

Renard n’avait pas posé d’autre question.

Il avait rappelé Servais en décembre.

Il lui avait donné un peu plus. L’Escadron d’études et de liaisons — il avait entendu ce nom une fois, dans une conversation qu’il n’était pas censé entendre. Servais avait noté sans réaction visible.

Il avait donné une description plus précise de Voss.

Servais avait dit : *c’est utile.*

Renard avait demandé : *quand est-ce que ça s’arrête ?*

Servais avait dit : *quand on a assez.*

— *Assez pour quoi ?*

— *Pour agir.*

Renard avait raccroché.

Il regardait parfois la ferme de Jumet — la cour, le garage, le grand bâtiment en brique grise — en pensant que les lieux n'avaient aucune importance en eux-mêmes. C'était ce qu'ils contenaient qui comptait. Ce qui se décidait à l'intérieur.

Il pensait que les murs d'une ferme ordinaire ne donnaient aucun signe de ce qui se tramait dedans.

Il pensait à toutes les maisons ordinaires qu'il avait connues.

Il pensait : *et si toutes les maisons ordinaires contenaient quelque chose d'extraordinaire en mal ?*

Il ne trouvait pas la réponse. Il n'était pas sûr de vouloir la trouver.

---

Nivelles. Mars 1985.

Le 12 mars, un supermarché à Genval.

Deux blessés. Cent soixante mille francs.

Castermans lut la dépêche à sept heures du matin.

Il prit son carnet.

*12 mars 1985 — Genval. Reprise.*

Il resta un moment avec le stylo en main.

Puis il appela Élise Mathon.

Elle décrocha à la deuxième sonnerie.

— *J'ai vu*, dit-elle.

— *Oui.*

Un silence.

— *Goffin m’a parlé d’une unité*, dit Castermans. *L’Escadron d’études et de liaisons.*

— *J’ai ce nom aussi.* Un temps. *Par une source différente.*

— *Alors on a deux sources indépendantes sur la même unité.*

— *Ce n’est pas encore publiable.*

— *Non*, dit Castermans. *Mais c’est réel.*

Il raccrocha.

Il prit son carnet.

Il regarda la liste depuis septembre 1982.

Vingt affaires maintenant, avec Genval.

Six morts.

Il pensa à tous les gens qui avaient lu ses notes, ses rapports, sa note de deux pages transmise au parquet. Il pensa au procureur Fonteneau. Au rapport mensuel.

Il pensa à Dehaes qui lisait un dossier sans le lire.

Il pensa à Goffin qui tremblait de la main gauche et regardait par-dessus son épaule.

Il pensa à quelqu’un, quelque part — avec un nom qu’il avait failli écrire et barré deux fois — qui dormait dans un appartement d’Ixelles avec un cahier caché derrière ses livres.

Il ne savait pas encore que l’appartement était à Ixelles. Il ne savait pas encore pour le cahier.

Il savait seulement que le printemps de 1985 avait commencé.

Et que quelque chose allait se passer.

---

*Certaines catastrophes ont une logique.*

*Une fois qu'on la comprend, elle paraît inévitable.*

*Ce n'est pas vrai.*

*Elle n'était pas inévitable.*

*Elle était évitable à chaque étape.*

*Ce qui est inévitable, c'est qu'on ne l'évite pas.*

*Parce que personne, à aucune étape, ne prend la décision que cette étape exige.*

*Ce n'est pas le destin.*

*C'est la somme des lâchetés ordinaires.*

# CHAPITRE 14

---

Bruxelles. Juin 1985.

Lateur avait passé quatre mois à lire les journaux.

Il y avait eu cinq attaques depuis mars. Cinq. Le rythme s'accélérait. Les cibles étaient plus grandes, les heures d'affluence plus calculées, les dommages plus importants.

Deux morts supplémentaires. Une femme de quarante-trois ans à Overijse. Un homme de vingt-huit ans à Waterloo — un employé de supermarché qui s'était trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, ce qui était une façon de décrire le fait qu'il existait.

Lateur avait calculé.

Depuis septembre 1982 : vingt-cinq attaques. Huit morts. Dix-neuf blessés.

Voss planifiait quelque chose de différent. Il ne le savait pas avec certitude. Il avait perdu ses connexions directes depuis l'enveloppe *opération autonome*. Mais il lisait les journaux. Et ce qu'il lisait ressemblait à une préparation.

Les cibles s'élargissaient. Les opérations devenaient plus courtes, plus brutales, moins intéressées par l'argent — le butin diminuait proportionnellement au nombre de victimes.

Voss n'avait plus besoin de justifier un braquage.

Il voulait juste les morts.

---

Lateur avait regardé son cahier.

Il avait tourné les pages pendant une heure.

Puis il avait pris dix pages. Les plus précises — dates, lieux, connexions, le nom de l'unité, un prénom qui désignait le Conseiller sans le nommer. Il en avait fait deux photocopies dans une papeterie de la rue de la Loi. Il avait payé en liquide.

Il avait glissé une copie dans une enveloppe sans retour d'adresse.

Il avait adressé l'enveloppe à *Rédaction — Mme E. Mathon — Le Soir — Bruxelles.*

Il avait posté l'enveloppe depuis une boîte aux lettres de la gare du Midi.

L'autre copie était dans sa poche intérieure.

Il avait pensé longtemps à ce qu'il faisait.

Il se disait que ce n'était pas de la trahison. La trahison suppose une loyauté initiale. Il n'avait jamais prêté serment à Voss. Il n'avait jamais signé d'engagement avec le Conseiller.

Il s'était dit : *j'ai accepté une méthode pour un objectif.*

*L'objectif a été atteint.*

*La méthode a continué.*

*Ce n'est plus moi.*

Ce raisonnement avait des failles qu'il connaissait. Il les connaissait depuis le début. Il ne les avait pas regardées.

Il les regardait maintenant.

---

Bruxelles. Fin juin 1985.

L'enveloppe arriva un mercredi.

Élise la reconnut au poids avant de l'ouvrir.

Elle ferma la porte de son bureau.

Elle lut les dix pages deux fois.

Ce n'était pas signé. Pas de nom, pas d'initiale d'auteur. Des dates, des lieux, des événements décrits avec une précision qui ne ressemblait pas à de la rumeur. Des connexions nommées — l'Escadron d'études et de liaisons apparaissait en toutes lettres. Une référence à des dépôts d'armes. Une chronologie des attaques avec des détails que les journaux n'avaient pas publiés.

Et un prénom.

*François.*

Rien d'autre. Juste *François*. Dans une phrase : *François a transmis l'accès aux dépôts en échange d'une intégration dans la structure.*

Elle appela Heuse.

— *J'ai quelque chose.*

— *Quel genre ?*

— *Le genre qui s'imprime ou qu'on brûle.*

---

Namur. 3 juillet 1985.

Castermans reçut un appel de Deroux.

— *J'ai un contact au parquet militaire*, dit Deroux. *Un magistrat qui n'est pas content de ce qu'il voit dans ses propres dossiers.*

— *Qui ?*

— *Je ne peux pas te dire son nom par téléphone.* Deroux avait une façon nouvelle de parler — plus lente, plus prudente. *Il a accès au dossier classifié de 1979. L'arme soustraite à l'inventaire militaire.*

Castermans retint sa respiration.

— *Il peut l'ouvrir ?*

— *Il peut le faire circuler si quelqu'un lui en fait la demande formelle. Quelqu'un qui a une raison légitime.*

— *Quelle raison est légitime pour un dossier classifié ?*

— *Une instruction ouverte.*

— *Il n'y a pas d'instruction ouverte.*

— *Non.* Un silence. *Mais si le procureur de Brabant-Wallon ouvrait formellement une instruction sur les braquages en série — pas une enquête préliminaire, une instruction — ça deviendrait légitime.*

— *Fonteneau ne voudra pas.*

— *Peut-être. Mais Fonteneau n'est pas le seul procureur au monde.* Deroux marqua une pause. *Il y a un juge d'instruction à Nivelles. Un nouveau. Il est arrivé en janvier. Il ne connaît pas les habitudes.*

Castermans pensa.

— *Comment il s'appelle ?*

— *Vanderhaegen. Michel Vanderhaegen. Trente-huit ans. Ancien du parquet de Gand.*

— *Tu le connais ?*

— *Non. Mais toi tu peux le rencontrer. Officiellement. Parce que les affaires de ta brigade sont dans son ressort.*

Castermans regarda son carnet. Vingt-cinq affaires. Trois ans.

— *Je peux lui présenter ça comment ?*

— *Comme tu me l'as présenté à moi. Les faits. La chronologie. Les similitudes.* Deroux parla plus bas. *Et maintenant tu as Goffin. Et l'Escadron.*

— *Goffin ne témoignera pas officiellement.*

— *Pour l'instant. Mais si une instruction est ouverte — si un juge commence à tirer les fils — les gens qui hésitent commencent à parler. Les gens qui ont peur calculent différemment quand il y a quelqu'un d'officiel pour les recevoir.*

Castermans regarda par la fenêtre. Namur. Un après-midi d'été. Des gens ordinaires dans la rue.

— *Je prends rendez-vous avec Vanderhaegen.*

---

Ferme de Jumet. Juillet 1985.

Voss avait fixé une date.

Il ne la dit pas à Renard. Il ne la dit à personne.

Il la nota dans son cahier gris. Une date d'automne. Avec à côté : une cible. Un horaire. Un nombre de personnes prévues dans le magasin à ce moment-là.

Il regarda le tout.

Il trouva que c'était correct.

Il ferma le cahier.

Renard entra dans la cuisine.

— *Les journaux*, dit-il. Il posa La Libre et Le Soir sur la table. *Il y a un article.*

Voss prit Le Soir.

Page trois. Titre sur deux colonnes : *“Braquages du Brabant : enquête coordonnée réclamée par plusieurs magistrats.”*

L’article citait des sources anonymes au parquet. Mentionnait *des similitudes entre plusieurs affaires non résolues*. Mentionnait *un juge d’instruction du Brabant wallon récemment saisi de la question*.

L’article était signé : E. Mathon, B. Heuse.

Voss lut l’article une fois.

Il le posa.

Il n’avait pas l’air inquiet.

— *Ils ont un juge d’instruction*, dit Renard.

— *Un juge d’instruction ouvrira une instruction. L’instruction prendra des mois. Dans des mois, ce sera fini.*

— *Fini comment ?*

Voss se leva.

— *Fini*, dit-il simplement.

Il sortit de la cuisine.

Renard resta seul avec les deux journaux.

Il prit son téléphone.

Il appela le numéro de Servais.

— *Il y a une date*, dit-il quand Servais décrocha. *Je ne la connais pas encore. Mais il y a une date. Et la cible sera grande. Très grande.*

— *Comment tu sais ?*

— *Parce que je connais Voss.* Il regarda le journal. *Et parce qu'il a lu les journaux ce matin et il n'avait pas peur. Les gens qui planifient quelque chose de décisif n'ont pas peur des journaux.*

Silence à l'autre bout.

— *Je vais remonter ça*, dit Servais.

— *Remonte-le vite.*

---

*Les fils convergent.*

*Castermans a un juge.*

*Élise a publié.*

*Renard a Servais.*

*Et Voss a une date.*

*Dans les histoires, la convergence des forces du bien arrête les forces du mal.*

*Dans les faits, la convergence arrive toujours un peu trop tard.*

*Toujours juste assez tard pour que quelque chose d'irréparable se soit passé.*

*C'est la différence entre les histoires et les faits.*

# Chapitre 14b — Élise (Bruxelles, 1985-1986)

Les photos étaient arrivées dans une enveloppe kraft sans expéditeur, glissée sous la porte de son appartement de la rue du Bailli un mardi matin d'octobre 1985.

Dix photos. Format 10×15. Développées sur papier ordinaire, légèrement floutées — prises de loin, au téléobjectif probablement.

La première : elle sortait de l'immeuble du Soir, sac à l'épaule, 17h15 d'après la luminosité.

La deuxième : elle à une terrasse de café, avec Bernard Heuse — une de leurs réunions de travail habituelles, rue de Namur.

La troisième : la porte de son appartement.

La septième : sa mère devant le jardin de la maison familiale à Ottignies.

Élise avait posé les dix photos sur sa table de cuisine.

Elle les avait regardées pendant longtemps.

Elle n'avait pas appelé la police. Elle avait pensé à appeler la police et avait réalisé qu'elle n'avait aucune idée de quelle partie de la police était sûre. La gendarmerie avait des connexions avec l'Escadron — Renard en était la preuve. La police judiciaire avait ses propres fils. Elle ne savait pas lesquels tiraient dans quelle direction.

Elle avait appelé Heuse.

Il était venu en vingt minutes. Il avait regardé les photos.

— Ta mère.

— Oui.

— Tu lui as dit ?

— Pas encore.

Heuse s’était assis.

— C’est un avertissement, pas une menace directe. S’ils voulaient te faire du mal, ils ne t’enverraient pas des photos.

— Très rassurant.

— Je suis sérieux. Le message c’est : *on te voit, on voit ceux que tu aimes, fais attention à ce que tu publies.*

Élise avait regardé la photo de sa mère devant le jardin.

— Alors on publie.

Heuse l’avait regardée.

— T’es certaine ?

— Si on publie pas maintenant, on publie jamais. Et si on publie jamais, ces photos ont fonctionné.

---

L’article était sorti le 12 novembre 1985, trois jours après Braine-l’Alleud.

Trois pages. La chronologie complète. Les connexions avec les structures OTAN. La note de Castermans classée sans suite. Le juge Vanderhaegen et la suspension de l’information préliminaire.

Gilles Marchand — le rédacteur en chef — avait relu l’article quatre fois avant de signer le bon à tirer.

Il lui avait dit : — Si une seule information là-dedans est fausse, on est foutus.

— Rien n’est faux.

— Je sais. Je vérifie quand même.

Il avait vérifié. Il avait signé.

Le lendemain matin, Élise avait reçu dix-sept appels téléphoniques entre 7h et 9h. Douze de confrères journalistes. Trois de lecteurs. Deux qui n’avaient pas laissé de message mais avaient tenu la ligne en silence pendant vingt secondes avant de raccrocher.

---

Les deux semaines suivantes avaient été les plus étranges de sa vie professionnelle.

D’un côté : la reconnaissance. Des journalistes qui la rappelaient pour des interviews. Des prix qui commençaient à être évoqués. La commission parlementaire annoncée en urgence, le gouvernement contraint de réagir.

De l’autre : la solitude.

Des collègues du Soir qui l’évitaient dans les couloirs — pas par hostilité, par une prudence instinctive que she comprenait et qui lui faisait quand même quelque chose. Des sources qui ne rappelaient plus. Un contact à la gendarmerie qu’elle avait depuis cinq ans et qui, depuis l’article, ne répondait plus à ses messages.

Et Marchand qui lui avait dit, deux semaines après la publication, lors d’un déjeuner : — On a reçu deux appels du ministère. Pas de menace directe. Des *préoccupations*.

— Des préoccupations sur quoi ?

— Sur le fait que certains détails de l’article pourraient *nuire aux intérêts de la sécurité nationale*.

— Lesquels ?

— Ils ne précisent pas.

— Evidemment.

Marchand avait regardé son verre.

— Je ne te dis pas de changer quoi que ce soit. Je te dis ce qui se passe.

— Et si ça continue ?

Il n’avait pas répondu immédiatement.

— On verra.

Élise avait compris que *on verra* voulait dire que Marchand, qui était un homme courageux dans les limites de ce que les hommes courageux pouvaient être dans une institution avec des actionnaires et des contrats publicitaires et des lignes de crédit, avait ses propres limites.

Elle ne lui en voulait pas.

Elle avait juste compris qu’elle était seule d’une façon qu’elle ne l’avait pas été avant.

---

Sa mère l’avait appelée en décembre.

— Il y a eu une voiture garée devant la maison pendant deux heures hier soir.

— T’as noté la plaque ?

— J’ai noté. Tu veux que je te la donne ?

— Oui.

Elle avait noté la plaque. Elle l’avait transmise à Castermans, qui avait des contacts à la police judiciaire de Namur. Il avait eu une réponse trois jours plus tard : plaque non identifiée dans les fichiers normaux. Ce qui voulait dire, selon lui, soit une plaque volée, soit une plaque liée à un service qui n’alimentait pas les fichiers normaux.

Élise avait rappelé sa mère.

— T’en fais pas. C’est probablement rien.

Sa mère avait dit : — Je ne suis pas née de la dernière pluie, Élise.

— Je sais, m’man.

— Tu fais attention ?

— Je fais attention.

Elle faisait attention.

Ça n’avait pas suffi à faire disparaître la photo de la porte de son appartement, agrandie mentalement, chaque fois qu’elle rentrait le soir et mettait sa clé dans la serrure.

---

Le livre, elle l’avait publié en 2004.

Dix-neuf ans après les faits. Dix-neuf ans à rassembler, à vérifier, à attendre que certaines sources acceptent de parler, à attendre que certains documents soient déclassifiés.

Le livre s’appelait *Vingt-huit morts pour un vote*.

Il avait eu un bon accueil critique. Il avait été réédité deux fois. Il avait été cité dans plusieurs travaux académiques sur la stratégie de la tension en Europe.

Il n’avait provoqué aucune réouverture judiciaire.

Les auteurs étaient morts ou vieux ou introuvables.

La prescription avait eu lieu en 2012-2015 selon les chefs d’inculpation.

Le livre était dans les bibliothèques.

Les morts étaient dans leurs tombes.

Et quelque part dans une maison du Limbourg, un vieil homme dont elle n’avait pas eu de nouvelles depuis dix ans relisait peut-être ses carnets en pensant à Nadine Pirard.

# CHAPITRE 15

Nivelles. 18 juillet 1985.

Le bureau de Michel Vanderhaegen était au troisième étage du palais de justice de Nivelles. Un bureau petit, propre, avec des dossiers empilés dans un ordre que lui seul comprenait.

Il avait trente-huit ans. Des lunettes. Une façon d'écouter qui ressemblait à quelqu'un qui prend des notes mentalement — sans stylo, sans réaction visible, juste cette attention totale qui met mal à l'aise ceux qui ne disent pas la vérité.

Castermans avait passé une heure à lui exposer tout.

Tout — les vingt-cinq affaires, la chronologie, les similitudes, Goffin, l'Escadron d'études et de liaisons, le dossier classifié de 1979, Deroux, le contact au parquet militaire.

Il n'avait pas mentionné Élise Mathon. Il ne savait pas encore si ça aiderait ou nuirait.

Vanderhaegen avait écouté sans l'interrompre.

À la fin, il avait fermé son bloc-notes.

— *Vous avez tout ça depuis quand ?*

— *Septembre 1982.*

— *Trois ans.*

— *Oui.*

— *Et votre hiérarchie —*

— *Ma hiérarchie a transmis ma note au parquet de Brabant-Wallon en avril 1983. Elle est restée dans une pile.*

Vanderhaegen avait regardé le plafond un moment.

— *Vous comprenez ce que vous me demandez*, dit-il.

— *Je vous demande d'ouvrir une instruction.*

— *Je vous demande si vous comprenez ce que ça implique. Une instruction sur une série d'attaques liées à des réseaux paramilitaires avec des connexions dans la gendarmerie et peut-être plus haut. Ce n'est pas une affaire de province.*

— *Non.*

— *Si j'ouvre, je dois avoir des éléments solides. Ce que vous m'avez donné est convaincant mais fragile. Des témoins qui ne témoigneront peut-être jamais officiellement. Un dossier classifié que je ne peux accéder qu'après l'ouverture.*

— *C'est l'œuf ou la poule.*

— *Exactement.* Vanderhaegen prit son stylo. *Je vais ouvrir une information préliminaire. Pas encore une instruction. Ça me donne accès à certains éléments. Si ces éléments confirment ce que vous me dites —*

— *Alors vous ouvrez une instruction.*

— *Alors j'ouvre une instruction.* Il le regarda. *Et à partir de là, personne n'enterre plus rien.*

---

Bruxelles. Fin juillet 1985.

Élise arriva à sa voiture un mercredi soir et trouva une enveloppe glissée sous l'essuie-glace.

Pas de nom. Pas de retour d'adresse.

Deux photos.

Elle et Castermans, devant la brasserie d'Ottignies. La date était tamponnée dans le coin : mars 1984.

Elle et Heuse, à la sortie du Soir. Une semaine après la publication de l'article.

Elle resta immobile sur le trottoir.

Elle prit les photos. Elle les mit dans son sac.

Elle appela Heuse depuis une cabine.

— *On me surveille.*

Silence.

— *Depuis quand ?*

— *Je ne sais pas. Peut-être depuis le début.* Elle regarda autour d'elle. La rue ordinaire. Les passants ordinaires. *Les photos sont nettes. Professionnelles.*

— *Tu veux arrêter ?*

Elle réfléchit une seconde.

— *Non.*

— *Élise —*

— *Non.* Elle s'appuya contre la cabine. *Si ils envoient des photos, c'est pour qu'on arrête. Si on arrête, c'est qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient sans rien faire.* Elle marqua une pause. *Si on continue, ils doivent décider si ça vaut la peine de faire quelque chose de plus. Et faire quelque chose de plus sur une journaliste du Soir —*

— *C'est risqué pour eux.*

— *C’est très risqué.*

— *Mais pas impossible.*

Un silence.

— *Non*, dit-elle. *Pas impossible.*

Elle raccrocha.

Elle appela Castermans.

---

Braine-l’Alleud. Septembre 1985.

Voss fit le repérage lui-même.

Il n’envoya pas Blant. Il ne délégua pas.

Il prit une voiture ordinaire. Des vêtements ordinaires. Il alla faire ses courses dans le supermarché.

Il était samedi, dix-huit heures trente.

Il prit un chariot. Il acheta du café, du pain, du lait — des choses ordinaires, payées en liquide, oubliées dans sa voiture ensuite.

Ce qu’il regarda :

Les entrées. Il y en avait trois — principale, latérale, et une porte de service qu’on pouvait atteindre depuis le parking du fond.

Les caisses. Huit ouvertes. Le flux des clients entre dix-huit heures et dix-neuf heures était régulier — pas encore l’affluence du vendredi, mais suffisant. Des familles. Des gens seuls. Une femme avec un landau dans l’allée des produits laitiers.

Les vigiles. Deux. L’un à l’entrée principale, l’autre qui circulait sans itinéraire fixe — ce qui était une erreur, il n’y avait pas d’itinéraire fixe parce qu’il n’avait pas vraiment peur de rien.

La sortie de secours au fond : non gardée, déverrouillée de l’intérieur.

Il compta le temps. Entrée. Progression vers les caisses. Extraction vers le fond.

Quatre minutes et demie dans les conditions actuelles.

Il nota dans sa tête : *novembre. Un samedi. Entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente.*

Il prit son chariot et paya son café.

---

Jumet. Début octobre 1985.

Renard trouva le cahier gris.

Par accident — Voss l’avait laissé sur la table de la cuisine, couverture fermée, rien qui signalait ce que c’était. Renard l’ouvrit en croyant que c’était un cahier de comptes.

Il lut la première page.

Il referma le cahier.

Il attendit que Voss soit dans la cour.

Il rouvrit et lut rapidement.

La cible : *B-l-A — grande surface — parking nord.*

La date : *9 novembre. Samedi. 19h15.*

Le schéma : entrée principale + porte latérale. Voss et Blant à l’intérieur. Un troisième à la sortie latérale. Le nouveau à la porte de service.

En bas de page, une note de Voss à lui-même, dans son écriture serrée : *Pas d’extraction rapide. Durée : 6 à 8 minutes. Maximum d’impact.*

*Maximum d’impact.*

Renard referma le cahier. Il le remit exactement où il l’avait trouvé.

Il sortit dans la cour.

Voss tournait le dos.

Renard rentra dans la ferme par la porte de derrière. Il traversa la cuisine sans s’arrêter. Il prit sa voiture.

Il conduisit jusqu’à la cabine téléphonique du village.

Il composa le numéro de Servais.

Sonnerie. Deux fois. Trois.

Personne.

Il rappela. Cinq sonneries. Personne.

Il raccrocha. Ses mains étaient froides malgré la douceur d’octobre.

Il attendit dix minutes. Il rappela.

— *Oui.*

— *C’est Renard.* Il parla vite, voix basse. *9 novembre. Braine-l’Alleud. Grande surface au nord de la commune. Dix-neuf heures quinze. Quatre hommes. Voss est dedans.*

Un silence de l’autre côté. Quelque chose qui ressemblait à quelqu’un qui écrivait.

— *Vous êtes sûr de la date ?*

— *J’ai vu le cahier.*

— *Je remonte ça immédiatement.*

— *Vous avez un mois*, dit Renard. *Moins d’un mois.*

— *Je comprends.*

— *Servais.* Il s’arrêta. *Vous pouvez l’arrêter ?*

Un silence différent.

— *On va essayer.*

Renard raccrocha.

Il resta dans la cabine.

*On va essayer.*

Pas *oui*. Pas *c’est fait*. Pas *il sera arrêté*.

*On va essayer.*

Il sortit dans l’air d’octobre.

Il pensa à tout ce qui tenait dans le mot *essayer*.

---

*Un mois.*

*Les enquêteurs ont un mois.*

*Un juge vient d’ouvrir une information préliminaire.*

*Une journaliste a publié.*

*Un informateur a donné la date, le lieu, l’heure.*

*Un mois.*

*Ce n’est pas suffisant.*

*Ce ne sera jamais suffisant.*

*Parce que ce qui bloque n’est pas le manque d’information.*

*C’est la même chose qui a bloqué depuis le début.*

*La même structure.*

*Les mêmes mains.*

*Les mêmes intérêts à protéger.*

# CHAPITRE 16

Bruxelles. Octobre 1985.

Servais avait transmis.

Il l'avait transmis le soir même de l'appel de Renard, par le canal habituel — un rapport écrit, chiffré, envoyé à l'adresse que lui avait donnée la structure qui l'employait. Une structure dont il ne connaissait pas le nom complet, dont il savait seulement qu'elle existait en parallèle des structures officielles et qu'elle était censée recevoir exactement ce genre d'information.

Il attendit une réponse.

Trois jours passèrent.

Il relança. Par le même canal. *Urgent — information opérationnelle — date confirmée : 9 novembre.*

Cinq jours. Rien.

Il essaya un contact direct — un numéro qu'on lui avait donné pour les situations exceptionnelles.

Le numéro était désaffecté.

Il passa par une autre voie. Un intermédiaire qu'il avait rencontré deux fois. L'intermédiaire dit qu'il transmettrait.

Servais attendit.

Une semaine passa.

Il ne savait pas si l'information était remontée, bloquée, ignorée, ou reçue par quelqu'un qui avait décidé de ne rien faire.

Il ne savait pas non plus à qui s'adresser pour le savoir.

C'était le problème avec les structures parallèles. Elles n'avaient pas d'organigramme.

---

Nivelles. 20 octobre 1985.

Vanderhaegen convoqua Castermans.

— *Mon information préliminaire a été examinée par le procureur général.*

Castermans attendit.

— *Il m'a demandé de la suspendre.*

— *Pour quelle raison ?*

— *Pour "coordination avec les instances compétentes existantes".* Vanderhaegen avait un ton d'une neutralité absolue. *Ce qui est une formulation qui signifie que quelqu'un d'autre prétend s'en occuper.*

— *Qui ?*

— *Je ne sais pas. Le parquet général n'a pas précisé. Il a dit que des "enquêtes en cours au niveau central" couvraient déjà le dossier.*

— *Des enquêtes en cours au niveau central.* Castermans connaissait ce mot. *Comme en 1983. Comme en 1984.*

— *Oui.* Vanderhaegen posa ses lunettes sur le bureau. *La différence, c'est que cette fois il y a une date. Vous m'avez dit que votre source —*

— *Ma source a entendu parler d'une opération imminente. Pas d'une date précise.* Castermans ne pouvait pas dire d'où venait l'information sur Braine-l'Alleud. Il ne savait pas lui-même avec certitude. *Mais le rythme des attaques depuis mars —*

— *Je sais.* Vanderhaegen se leva. *Je n'abandonne pas. Je continue par d'autres moyens. Mais formellement, je suis en attente.*

— *En attente jusqu'à quand ?*

— *Jusqu'à ce que les "instances compétentes" aient produit quelque chose. Ce qui peut prendre —*

Il n'acheva pas.

Il n'avait pas besoin d'achever.

---

Jumet. 25 octobre 1985.

Renard essaya d'appeler Servais tous les deux jours depuis le 3 octobre.

Cinq fois sur six, personne ne répondait.

La sixième fois, quelqu'un décrocha qui n'était pas Servais.

— *Servais n'est plus sur ce dossier.*

— *Qui êtes-vous ?*

— *Votre contact a changé.*

— *Depuis quand ?*

— *Depuis deux semaines.*

Renard ferma les yeux.

— *L'information que j'ai transmise — elle a été reçue ?*

— *Elle est dans le système.*

— *Qu'est-ce que ça veut dire, "dans le système" ?*

— *Ça veut dire qu'elle a été reçue et qu'elle fait l'objet d'une évaluation.*

— *L'opération a lieu le 9 novembre. On est le 25 octobre. Combien de temps prend une "évaluation" ?*

Un silence.

— *Je comprends votre inquiétude.*

— *Non*, dit Renard. *Vous ne comprenez pas.*

Il raccrocha.

Il resta dans la cabine téléphonique.

Il pensa : *j'aurais dû aller directement à la gendarmerie. Pas à une structure parallèle. Directement, en nom propre, avec tout ce que je savais.*

Il pensa : *si j'avais fait ça, Voss le saurait en vingt-quatre heures. Et je ne serais plus là pour appeler qui que ce soit.*

Il pensa : *et maintenant ?*

Il n'avait pas de réponse.

---

Bruxelles. 30 octobre 1985.

Élise Mathon reçut un appel.

Pas de Lateur. Elle ne savait pas encore qui était Lateur.

Un homme, voix neutre, qui dit :

— *Si vous savez quelque chose sur ce qui va se passer avant le 15 novembre, publiez-le maintenant.*

— *Qui êtes-vous ?*

— *Quelqu'un qui a essayé les voies normales.*

— *Qu'est-ce qui va se passer ?*

— *Quelque chose de grand. Dans le Brabant wallon. Avant le 15 novembre.*

— *Une attaque ?*

— *Une attaque.* Un silence. *Plus grande que ce que vous avez vu.*

— *Donnez-moi une date. Un lieu.*

— *Je n'ai pas plus que ça.* La voix changea légèrement. *Publiez ce que vous savez. Une attaque imminente. Peut-être que si les gens ne font plus leurs courses les soirs de semaine —*

La ligne fut coupée.

Élise resta avec le combiné en main.

Elle appela Heuse immédiatement.

— *On publie demain. Alerte imminente. Tout ce qu'on a.*

— *On n'a pas de date ni de lieu.*

— *On a une source qui dit que c'est grand et que c'est avant le 15 novembre.* Elle prit son carnet. *Marchand va bloquer.*

— *Probablement.*

— *On va le convaincre.*

---

Bruxelles. 31 octobre 1985.

Marchand lut l'article en dix minutes.

— *"Une source fiable indique une attaque imminente d'envergure dans le Brabant wallon."* Il posa les feuillets. *Élise. Je ne peux pas publier ça.*

— *Gilles —*

— *Je ne peux pas publier une alerte sans date, sans lieu, sans nom de source. Les lecteurs vont paniquer. Les commerçants vont fermer. Et si rien ne se passe —*

— *Quelque chose va se passer.*

— *Vous en êtes sûre.*

— *Oui.*

— *Sûre comment ?*

Elle ne pouvait pas tout lui dire. La source qui avait appelé ne lui avait rien donné de vérifiable. Et Renard — elle ne connaissait pas Renard, elle ne savait pas que Renard existait, elle savait seulement qu'une voix lui avait dit *publiez ce que vous savez*.

— *Autant qu'on peut être sûr de quelque chose dans ce dossier.*

Marchand regarda ses mains.

— *Je publie une version courte. Sans "attaque imminente". Avec "les enquêteurs s'inquiètent d'une reprise d'activité"*. Il lui rendit les feuillets. *C'est tout ce que je peux faire.*

L'article parut le 1er novembre 1985.

Douze lignes en page six.

---

Ferme de Jumet. 8 novembre 1985.

La veille.

Voss vérifia le matériel une dernière fois.

Les armes. Les munitions. Les vêtements. Les véhicules.

Il ne dormit pas de la nuit. Pas par angoisse — il ne connaissait pas l'angoisse avant une opération. Par habitude. Il ne dormait jamais la veille.

Il relut ses notes. Braine-l'Alleud. Samedi. 19h15.

Il pensa : *demain.*

---

Ixelles. 8 novembre 1985.

Lateur lut l'article du 1er novembre pour la dixième fois.

Douze lignes. *Les enquêteurs s'inquiètent d'une reprise d'activité.*

Il avait envoyé l'enveloppe en juin. Cinq mois. Ce qu'il avait envoyé était suffisant pour qu'un journaliste confirme ses peurs. Pas suffisant pour arrêter quoi que ce soit.

Il alla à sa bibliothèque. Il prit son cahier. Il le tint dans ses mains.

Il pensa à appeler le Conseiller — puis se rappela l'enveloppe *opération autonome*. Le Conseiller n'avait plus de numéro accessible.

Il pensa à appeler la gendarmerie — et mesura ce que ça voulait dire pour lui. Ce qu'il aurait à expliquer. Ce qu'on lui demanderait. Ce qu'il aurait du mal à nier.

Il remit le cahier sur l'étagère.

Il alla à la fenêtre.

La nuit de novembre, Ixelles, les lumières des appartements.

Il dit à voix basse, pour lui-même, une phrase qu'il ne dirait jamais à personne d'autre :

— *Je suis désolé.*

Il ne savait pas très bien à qui.

---

Nivelles. 8 novembre 1985.

Castermans se coucha à vingt-trois heures.

Il avait passé la journée à relire ses dossiers. Il avait appelé Vanderhaegen dans l'après-midi — *toujours en attente*, avait dit Vanderhaegen. Il avait appelé Deroux — *rien de nouveau*.

Il avait pensé à appeler Élise, mais il n'avait rien de nouveau non plus.

Il avait trois ans de notes dans des carnets à couverture noire.

Il avait un juge en attente.

Il avait des sources qui ne pouvaient pas témoigner.

Il avait une date et un lieu qu'il ne connaissait pas.

Il éteignit la lumière.

Il dormit mal.

---

*La veille d'une catastrophe ressemble à n'importe quelle veille.*

*Les gens se couchent.*

*Les gens pensent à demain.*

*Les gens croient que demain ressemblera à aujourd'hui.*

*C'est le propre des catastrophes : elles arrivent dans un monde qui ne les attend pas.*

*Même quand on les attend.*

*Même quand on les a vues venir.*

*Même quand on a tout fait pour les arrêter.*

*Le lendemain, elles arrivent quand même.*

# CHAPITRE 17

---

Braine-l'Alleud. Samedi 9 novembre 1985. Dix-neuf heures vingt.

Il restait vingt-deux minutes avant la fermeture.

---

Marie-Claire Fontaine avait trente-deux ans.

Elle était entrée à dix-neuf heures dix parce qu'elle avait oublié les yaourts — son mari les avait mentionnés le matin, elle avait oublié toute la journée, elle s'en était souvenue en passant devant le supermarché sur le chemin du retour.

Elle avait le landau avec elle parce que Simon, neuf mois, ne dormait que dans le landau en mouvement. Elle avait fait le tour du magasin en poussant le landau, Simon endormi, son manteau de laine posé sur la capote.

Elle trouva ses yaourts.

Elle alla vers les caisses.

---

Georges Maes avait soixante-sept ans.

Il avait survécu à l'Occupation. Il avait survécu à la faim de l'hiver 1944, au passage des armées, à la mort de son frère aîné en 1943. Il avait vécu la paix comme quelque chose de concret et de fragile — pas une évidence, un cadeau fragile qu'on pouvait reprendre.

Il aimait faire ses courses le samedi soir parce que c'était moins fréquenté le matin tôt du dimanche et qu'il dormait mal les nuits de samedi.

Il cherchait une boîte de cassoulet.

---

Le vigile de l’entrée s’appelait Patrick Lassois.

Il avait vingt-quatre ans. C’était son troisième mois dans le poste. Il regardait les gens entrer et sortir et pensait à la fille qu’il avait rencontrée la semaine précédente et à ce qu’il allait faire dimanche.

À dix-neuf heures vingt-deux, trois hommes entrèrent par l’entrée principale.

Il ne les remarqua pas tout de suite.

---

Parking nord. Dix-neuf heures vingt-deux.

Renard était garé à cinquante mètres de l’entrée principale.

Il n’était pas censé être là.

Il n’était pas dans l’opération ce soir — Voss ne lui avait pas donné de rôle. Peut-être parce que Voss sentait quelque chose. Peut-être par hasard.

Il était là parce qu’il n’avait pas pu rester ailleurs.

Depuis quatre semaines, depuis que Servais ne répondait plus, depuis que la voix inconnue lui avait dit *dans le système* et *évaluation*, il avait attendu que quelque chose se passe — une arrestation, un cordon de gendarmerie autour de la ferme, un appel lui disant que c’était terminé.

Rien n’était venu.

Et ce soir, il n’avait pas pu rester dans sa chambre à écouter le silence.

Il regardait l’entrée du supermarché.

Il vit les trois hommes entrer.

Il reconnut la façon de marcher de Voss — cette lenteur calculée, cette façon de tenir le corps qui prenait tout l’espace sans effort.

Il posa les mains sur le volant.

Il pensa : *je peux entrer. Je peux crier. Je peux faire quelque chose.*

Il pensa : *et ensuite ?*

Et ensuite Voss. Et ensuite tout ce qu'il savait sur Voss.

Il resta dans la voiture.

---

Dix-neuf heures vingt-quatre.

Le premier coup de feu.

Renard ferma les yeux.

Le deuxième.

Le troisième — plus rapproché du précédent. Comme quelqu'un qui ajuste.

Il compta sans le vouloir.

Quatre. Cinq. Un silence de trois secondes. Six. Sept.

Le silence qui suivit le septième coup était différent des silences entre les coups. C'était un silence plein — pas l'absence de son, mais la présence de quelque chose d'autre.

Puis des cris.

Puis une seule voix — aiguë, continue, qui ne semblait pas prendre de souffle.

Puis rien.

---

Dix-neuf heures vingt-huit.

Les trois hommes sortirent par la porte latérale.

Voss passa à vingt mètres de la voiture de Renard sans le regarder.

Renard ne bougea pas.

Il regarda Voss monter dans le véhicule qui attendait. Le véhicule s'éloigna sans précipitation.

Renard regardait l'entrée du supermarché.

Personne n'en sortait.

Pas encore.

Ce silence-là — l'absence de sorties, l'absence de fuite — était le silence qu'il aurait dû anticiper et qu'il n'avait pas anticipé.

Les gens ne fuyaient pas parce qu'il y en avait qui ne pouvaient plus fuir.

---

La première personne à sortir fut une adolescente.

Elle avait seize ans. Elle courut jusqu'au parking, tomba à genoux, se releva, courut encore.

Derrière elle, un homme en bleu de travail. Il tenait quelque chose dans les bras. Renard mit une seconde à comprendre que c'était un enfant. Il mit encore une seconde à comprendre que l'enfant ne bougeait pas.

Renard ouvrit la portière.

Ses jambes ne fonctionnaient pas correctement.

Il alla vers l'homme au bleu de travail.

L'homme avait les yeux comme quelqu'un qui ne voit plus vraiment — pas des yeux qui pleurent, des yeux qui ont regardé quelque chose qui ne rentre pas dans l'échelle de ce qu'on sait regarder.

— *Ambulance*, dit Renard. Sa voix ne lui appartenait plus. *J'appelle.*

L'homme hocha la tête. Il serra l'enfant immobile contre lui.

Renard courut jusqu'à la cabine téléphonique à l'angle du parking.

Il composa le 100.

— *Il faut des ambulances. Supermarché de Braine-l'Alleud. Fusillade.* Il s'entendit parler comme de loin. *Il y a des morts. Je ne sais pas combien. Plusieurs.*

— *Vous êtes sur place ?*

— *Oui.*

— *Ne bougez pas. Les secours arrivent.*

Il raccrocha.

Il s'appuya contre la cabine.

Il pensa à Deltour. À Bernard Collin. À Nadine Pierard.

Il pensa au bébé dans les bras de l'homme au bleu de travail.

Il pensa à Servais qui disait *dans le système* et *évaluation*.

Il pensa aux vingt-quatre coups de téléphone depuis octobre. À la voix qui avait changé. À l'intermédiaire qui transmettrait.

Il resta appuyé contre la cabine jusqu'à ce que les premières sirènes percent le silence de novembre.

---

Dix-neuf heures cinquante-neuf.

Renaud Castermans reçut l'appel dans son appartement de Nivelles.

Il s'habilla en une minute.

En conduisant vers Braine-l'Alleud, il ne pensait à rien.

Pas à ses carnets. Pas à Vanderhaegen. Pas à Élise Mathon.

Il ne pensait pas.

Il conduisait.

---

Il arriva sur les lieux à vingt heures dix-neuf.

Il fit trois pas dans le supermarché et s’arrêta.

Ce n’était pas ce qu’il avait cru connaître.

La violence qu’il connaissait était sale — désordonnée, improvisée, marquée par la peur du coupable autant que par la souffrance de la victime.

Ce qu’il voyait était autre chose.

C’était *propre*.

Pas propre comme innocent. Propre comme *méthodique*.

Il sortit son carnet.

Il écrivit une seule phrase.

*Qui a appris à ces hommes à faire ça ?*

---

*Huit morts.*

*Dont une femme de trente-deux ans venue acheter des yaourts.*

*Dont un homme de soixante-sept ans qui avait survécu à l’Occupation.*

*Dont un enfant de neuf mois dans un landau.*

*Butin : quarante-sept mille francs belges.*

*Environ mille cent euros d’aujourd’hui.*

# CHAPITRE 18

# ACTE III — LES CENDRES

---

Braine-l'Alleud. 10 novembre 1985. Six heures du matin.

Castermans avait travaillé toute la nuit.

Il n'était pas seul — la brigade criminelle de Brabant-Wallon avait été mobilisée, des inspecteurs de Bruxelles étaient arrivés à minuit, le procureur Fonteneau lui-même était sur place à deux heures du matin, ce qui était la première fois que Castermans le voyait en dehors d'un bureau.

Fonteneau avait l'air de quelqu'un qui comprend trop tard quelque chose qu'il aurait pu comprendre plus tôt.

Il ne dit rien à Castermans sur la note d'avril 1983. Castermans ne lui dit rien non plus.

Ce n'était pas le moment.

---

Ce qu'il y avait à relever, Castermans le releva.

Les positions des corps — huit, confirmés à minuit. La progression des tirs. Les douilles. Les angles. Les traces de pas dans le sang séché près des caisses.

Il avait raison depuis le début : une progression systématique, de gauche à droite. Pas de coups perdus. Pas de panique. Trois hommes qui savaient ce qu'ils faisaient.

Il photographia. Il nota. Il mesura.

À quatre heures du matin, il se retrouva dans l'allée des produits laitiers.

Il vit le landau.

Il s’arrêta.

Le landau était renversé. Le manteau de laine bleu était tombé par terre.

Il ne regarda pas longtemps.

Il retourna vers les caisses.

---

Nivelles. 10 novembre. Sept heures.

Castermans rentra chez lui.

Il s’assit dans son salon sans enlever son manteau.

Il pensa à sa note de deux pages. Avril 1983. *Recommandé qu’une coordination soit établie.* Transmise. Pas traitée.

Il pensa à Goffin. À l’Escadron d’études et de liaisons. Au dossier classifié de 1979.

Il pensa à Vanderhaegen, suspendu par le procureur général.

Il pensa à Renard — il ne savait pas que c’était Renard. Il savait seulement qu’une voix avait dit à Élise *quelque chose de grand* et *avant le 15 novembre*. Quelqu’un avait su. Quelqu’un avait essayé.

Il resta assis sans bouger jusqu’à ce que le téléphone sonne.

C’était Vanderhaegen.

— *J’ai vu les nouvelles.*

— *Oui.*

— *Je rouvre l’information préliminaire. Le procureur général ne peut plus me demander de suspendre. Pas après cette nuit.*

— *Non.*

— *Je veux vous voir aujourd’hui. À dix heures.*

— *Je serai là.*

Il raccrocha.

Il alla à la salle de bain. Il se regarda dans le miroir.

Il pensa : *huit morts. Parce qu'une note est restée dans une pile. Parce qu'un procureur a demandé à un juge de suspendre. Parce qu'une structure a dit "dans le système" et "évaluation".*

Il ne dit rien à son reflet.

Il alla se doucher.

---

Bruxelles. 10 novembre. Huit heures.

Le Soir parut avec un titre en pleine page.

*FUSILLADE À BRAINE-L'ALLEUD : 8 MORTS.*

*E. Mathon, B. Heuse*

L'article occupait les pages un, deux et trois.

Il racontait l'attaque. Il racontait les victimes — Marie-Claire Fontaine, trente-deux ans. Georges Maes, soixante-sept ans, survivant de l'Occupation. Simon Fontaine, neuf mois. Et cinq autres noms.

Il racontait aussi — pour la première fois dans un grand quotidien, avec des sources nommées et des documents en référence — la série complète depuis septembre 1982. Les vingt-six attaques. Les treize morts, Braine-l'Alleud inclus. L'absence d'enquête coordonnée. La note d'un inspecteur enterrée en 1983. Un juge suspendu par le procureur général en octobre 1985.

Élise avait tout mis.

Elle avait travaillé depuis vingt heures la veille. Heuse avait relu trois fois. Marchand avait lu à minuit et dit : *vous avez tout vu venir. Publiez tout.*

---

Ixelles. 10 novembre. Neuf heures.

Lateur lut le journal.

Il lut chaque paragraphe.

Il lut les noms. Marie-Claire Fontaine. Simon Fontaine, neuf mois.

Il plia le journal.

Il alla à la fenêtre.

Il avait envoyé l'enveloppe en juin. Cinq mois. Il avait appelé Élise Mathon fin octobre. Il avait dit *quelque chose de grand*. Il avait dit *publiez*.

Douze lignes en page six.

*Je suis désolé*, avait-il dit la nuit du 8.

Il ne savait pas à qui.

Il le savait maintenant.

Ça ne changeait rien.

---

Namur. 11 novembre.

Deroux appela Castermans.

— *Je viens de recevoir un message.* Sa voix avait quelque chose de différent — pas d'excitation, plutôt une gravité supplémentaire. *Un homme veut se mettre en contact avec toi. Pas avec moi. Avec toi directement.*

— *Qui ?*

— *Il ne donne pas son nom. Il dit qu'il était sur place hier soir. Il dit qu'il peut témoigner de l'intérieur.*

Castermans s'arrêta.

— *De l'intérieur.*

— *C'est ce qu'il a dit.*

— *Comment il t'a contacté ?*

— *Par une connaissance commune que je préfère ne pas nommer par téléphone.*

— *Quand est-ce qu'il peut me rencontrer ?*

— *Il choisit le lieu. Il dit qu'il ne peut pas venir à Nivelles ni à Namur.*

— *Où alors ?*

— *Liège. Il dit Liège.*

Castermans pensa à l'armurerie Deltour. Janvier 1984.

— *Dis-lui oui.*

---

Liège. 14 novembre 1985.

L'homme qui attendait dans le café ne ressemblait pas à ce que Castermans avait imaginé.

Il avait l'air fatigué. Pas d'une façon récente — d'une façon ancienne, installée. Les yeux de quelqu'un qui a fait un calcul dont il ne revient pas.

Il dit :

— *Je m'appelle Renard. Ce n'est pas mon vrai nom.*

— *Je m'en doute.*

— *J'étais dans l'opération depuis le début.* Il posa les mains à plat sur la table. *Pas dans l'exécution. Dans la logistique. La liaison entre les niveaux.*

Castermans sortit son carnet.

— *Est-ce que je peux noter ?*

— *Pas encore.* Renard regarda le carnet. *Je vais vous dire ce que je sais. Vous déciderez après si vous notez ou si vous oubliez.*

— *Je n'oublierai pas.*

— *Non.* Un silence. *Probablement pas.*

Il parla pendant deux heures.

Castermans écouta sans interrompre.

À la fin, il y avait sur la table — mentalement, pas encore sur le papier — une cartographie presque complète. L'Escadron d'études et de liaisons. Les connexions vers le haut. Un prénom, *François*, qui correspondait à quelqu'un que Castermans n'avait jamais rencontré mais dont il avait désormais une adresse à Ixelles. Voss — un nom de code. Un signalement physique précis.

Et la chose la plus importante : l'information transmise à Servais le 3 octobre. La date. Le lieu. L'heure.

— *Vous avez prévenu*, dit Castermans.

— *Oui.*

— *Et rien n'a été fait.*

— *Rien.*

Castermans posa son stylo.

— *Pourquoi vous venez me voir maintenant ?*

Renard regarda la table.

— *Parce que j'étais dans le parking hier soir.* Il s'arrêta. *Il y avait un homme avec un bébé dans les bras. Le bébé ne bougeait pas.*

Il ne dit rien d'autre.

Il n'avait pas besoin de dire autre chose.

---

Bruxelles. Semaine du 11 novembre.

La Chambre des représentants tint une séance extraordinaire.

Le Premier ministre déclara une *enquête approfondie* et un *suivi parlementaire*.

Le ministre de la Justice parla de *l'entière coopération des services de l'État*.

Le député Verhulst — le même qui avait posé une question orale en mai 1983, deux ans plus tôt, et s'était entendu répondre que *les instances compétentes coordonnaient ce qui devait l'être* — prit la parole.

Il dit :

— *J'ai posé cette question en mai 1983. La réponse fut que les instances compétentes coordonnaient. Treize personnes sont mortes depuis. Je pose la même question aujourd'hui : qui coordonnait, et pourquoi treize personnes sont-elles mortes pendant cette coordination ?*

Le ministre de la Justice répondit que *des éléments nouveaux permettraient d'éclairer ces questions*.

*Des éléments nouveaux.*

Verhulst s'assit.

Il ne dit plus rien.

Castermans lut le compte rendu de la séance le lendemain matin.

Il prit son carnet.

Il écrivit : *“Des éléments nouveaux.”*

Il referma le carnet.

Il prit le train pour Nivelles.

Il avait du travail.

---

*Quand la catastrophe arrive, tout le monde veut enquêter.*

*Les mêmes qui n’ont pas voulu entendre veulent maintenant comprendre.*

*Les mêmes qui ont enterré des notes veulent maintenant des réponses.*

*Ce n’est pas de l’hypocrisie, exactement.*

*C’est de la peur.*

*La peur de ce qu’on trouvera.*

*Et la peur, quelquefois, ressemble à de la bonne volonté.*

*Jusqu’à ce qu’on approche trop près de la vérité.*

*Alors elle redevient ce qu’elle a toujours été.*

# Chapitre 18b — La commission (Bruxelles, 1988)

La Commission parlementaire d'enquête sur les attentats du Brabant wallon avait tenu sa première séance publique le 14 octobre 1986 et sa dernière le 23 mars 1988.

Dix-huit mois. Cent quarante-deux auditions. Quatre mille pages de procès-verbaux.

Résultat : aucune mise en examen. Aucune condamnation. Un rapport de 847 pages dont les conclusions principales tenaient en trois phrases :

*La série ne peut être attribuée avec certitude à une organisation unique. Les dysfonctionnements dans la coordination des services d'enquête ont nui à l'identification des auteurs. Des mesures ont été recommandées pour améliorer la coopération entre les services.*

Castermans avait lu les trois phrases le jour de la publication du rapport, assis dans son bureau de Nivelles.

Il les avait relues.

Il avait posé le rapport.

Il avait regardé par la fenêtre.

---

Élise Mathon avait assisté à dix-neuf des cent quarante-deux auditions.

Les autres, elle les avait suivies via les procès-verbaux transmis par un greffier qui avait eu pitié d'elle — ou qui partageait quelque chose de son sentiment, elle n'avait jamais su exactement.

Ce qu'elle avait observé en dix-neuf séances pouvait se résumer ainsi :

Les témoins utiles n'étaient pas disponibles, avaient des problèmes de mémoire, ou mouraient de façon opportune dans l'intervalle. Servais avait eu son arrêt cardiaque. Goffin, son témoin le plus solide, avait eu une défaillance subite de sa mémoire à partir de la troisième séance de son audition — il se souvenait de tout jusqu'à un certain point, et au-delà, *je n'ai plus de souvenir précis*.

Les documents classifiés avaient été partiellement déclassifiés — soixante-huit pages sur les deux cent trente du dossier original restaient sous scellés pour *raisons de sécurité nationale*. Ces soixante-huit pages contenaient, d'après les tables de matières produites, les noms des membres de l'Escadron et la liste des contacts avec les structures extérieures.

Les questions précises posées par les commissaires les plus motivés — il y en avait trois ou quatre, sur les vingt-deux membres de la commission — étaient systématiquement suivies de réponses qui reconnaissaient les faits mais niaient les connexions.

*Oui, des caches d'armes existaient dans le cadre de réseaux de résistance NATO. Non, ces réseaux n'avaient aucun lien avec les attentats du Brabant. La coïncidence est regrettable.*

La coïncidence.

Élise avait noté ce mot dans son carnet. Elle l'avait entouré.

---

Anne-Marie Collin était venue à la commission le 19 novembre 1987.

Elle avait attendu dans un couloir du Parlement pendant deux heures et demie avec une femme qu'elle ne connaissait pas — la veuve d'un autre mort — avant d'être reçue dans une salle de conférence où siégeaient dix-sept hommes et cinq femmes en costume.

On lui avait demandé de raconter le 4 mai 1983.

Elle avait raconté.

On lui avait posé des questions sur son mari — ses habitudes, ses fréquentations, ses éventuels liens avec des groupes politiques.

Elle avait regardé l'homme qui lui posait la question.

— Mon mari achetait des yaourts pour sa fille de cinq ans.

L'homme avait noté quelque chose.

— Merci pour votre témoignage.

Elle était sortie dans le couloir.

La femme qui attendait encore — la veuve — l'avait regardée.

— C'était comment ?

Anne-Marie Collin n'avait pas répondu immédiatement.

— Comme si j'expliquais à quelqu'un qui a décidé de ne pas entendre.

---

Castermans avait témoigné en janvier 1988.

Trois séances. Il avait apporté ses dix-neuf carnets, ses notes, ses dossiers — tout ce qu'il avait accumulé depuis octobre 1982. Deux cents pages d'observations, de connexions, de chronologies.

Le commissaire rapporteur — un avocat bruxellois d'une cinquantaine d'années dont le nom ne resterait pas dans les livres d'histoire — lui avait demandé pourquoi sa note de 1983 au parquet de Brabant-Wallon n'avait pas été suivie d'effet.

— Je l'ignore. Elle a été transmise. Je n'ai jamais reçu de retour.

— Qui l'a reçue au parquet ?

— Le chef de parquet adjoint de l'époque.

— Il a témoigné devant cette commission. Il ne se souvient pas d'avoir reçu cette note.

Castermans avait regardé le commissaire rapporteur.

— Elle est dans les archives. J'ai l'accusé de réception.

— Oui. Il a dit qu'il ne se souvient pas de l'avoir traitée personnellement.

Silence.

— Je vois.

— Y a-t-il autre chose que vous souhaitez porter à la connaissance de la commission ?

Castermans avait regardé ses dix-neuf carnets posés sur la table.

Il avait pensé à Bernard Collin. À Nadine Pirard. À l'enfant de neuf mois du 9 novembre 1985.

Il avait dit : — Je souhaite que la commission publie les soixante-huit pages classifiées.

— Ce n'est pas dans les prérogatives de cette commission.

— Alors je souhaite que la commission recommande leur déclassification.

— Nous prendrons note.

Le rapport final recommandait *un réexamen de la politique de classification des documents sensibles liés aux enquêtes sur le terrorisme*.

Les soixante-huit pages restaient classifiées.

En 2024, elles l'étaient encore.

---

Le rapport avait été publié le 23 mars 1988.

Le lendemain, les journaux en avaient parlé en page 3, en page 4, en page 6.

Une semaine plus tard, le gouvernement belge avait annoncé une réforme de la coordination entre les services de police. Une fusion était envisagée à terme.

La réforme avait pris treize ans.

Les auteurs des attentats n’avaient jamais été jugés.

En 2012, les derniers faits avaient été prescrits.

Anne-Marie Collin avait 65 ans en 2012.

Sa fille en avait 34.

Elle ne lui avait pas encore dit.

# CHAPITRE 19

---

Nivelles. Décembre 1985 — janvier 1986.

L’instruction de Vanderhaegen avançait.

Vanderhaegen avait obtenu l’ouverture formelle le 18 novembre. Il avait nommé Castermans officier de liaison — pas encore co-instructeur, mais quelqu’un qui pouvait accéder aux pièces et être entendu sans filtre hiérarchique.

C’était la première fois en trois ans que Castermans travaillait avec une autorité derrière lui.

Il ne savait pas encore si ça changerait quelque chose.

---

Le dossier classifié de 1979 fut déclassifié partiellement le 5 décembre.

Partiellement.

Castermans et Vanderhaegen le lurent ensemble dans le bureau du juge, porte fermée.

Le dossier faisait cent quarante-deux pages. Soixante-huit avaient été retirées avant transmission.

Ce qui restait confirmait l’essentiel : une unité de renseignement militaire, des dépôts d’armes dans des caches réparties dans le Brabant wallon et les provinces voisines, un accès contrôlé par une structure qui n’apparaissait plus dans les organigrammes courants depuis 1981.

Ce qui manquait — les soixante-huit pages — était précisément ce qu’ils cherchaient : les noms des membres de l’unité. Les localisations précises des dépôts. Les dates des transferts.

Vanderhaegen envoya une demande formelle pour les pages manquantes.

La réponse arriva en janvier.

*Ces pages font l'objet d'une classification de niveau 4 pour raisons de sécurité nationale. Déclassification non envisageable à ce stade.*

Il montra la réponse à Castermans.

— *Niveau 4*, dit Castermans.

— *Le niveau le plus haut pour un document non militaire actif.*

— *Ça a été reclassifié.*

— *Entre notre demande et leur réponse, oui.* Vanderhaegen posa le document. *Quelqu'un a su qu'on demandait les pages. Et quelqu'un a eu le temps de les reclassifier avant de répondre.*

Castermans pensa à la formule de Deroux, deux ans plus tôt.

*Ce n'est pas de l'incompétence. L'incompétence ressemble à du désordre. Là c'est ordonné.*

---

Fin décembre 1985.

Renard donna son témoignage officiel.

Vanderhaegen l'entendit pendant trois jours, avec un greffier, dans le bureau du tribunal de Nivelles. Renard avait refusé d'aller à Bruxelles. Il avait refusé d'être entendu par quiconque au-dessus du niveau de Vanderhaegen.

Il donna les noms qu'il connaissait — des noms de code pour certains, des prénoms pour d'autres. Il donna les lieux. Il donna la chronologie.

Il donna l'information du 3 octobre : *date, lieu, heure, transmis à Servais.*

— *Ce Servais*, dit Vanderhaegen. *Vous savez où il est maintenant ?*

— *Non.* Renard regardait ses mains. *J'ai essayé de le joindre en octobre. Son contact avait changé. Il n'a jamais rappelé.*

— *Nous allons essayer de le localiser.*

Ils localisèrent Servais en janvier.

Il était mort le 12 novembre 1985 — trois jours après Braine-l'Alleud. Constaté à son domicile. Conclusion du médecin légiste : arrêt cardiaque. Cinquante et un ans. Aucun antécédent cardiaque dans son dossier médical.

Vanderhaegen nota dans son journal d'instruction : *Décès de M. Servais, source primaire de R., trois jours après l'attaque de Braine-l'Alleud. Coïncidence non établie. Vérifications à poursuivre.*

Il dit à Castermans :

— *Le canal par lequel l'information a été transmise en octobre est désormais intraçable. Servais est mort. Son supérieur direct dans la structure — si structure il y avait — n'a pas été identifié.*

— *L'information a disparu avec lui.*

— *Oui.* Vanderhaegen ferma le dossier. *Et nous ne pouvons pas prouver qu'elle est jamais arrivée où elle devait arriver.*

---

Gand. Janvier 1986.

Goffin accepta de témoigner officiellement.

Il vint à Gand — pas à Nivelles, pas à Bruxelles — avec un avocat. Il avait maigri encore. Le tremblement dans la main gauche était permanent maintenant.

Il dit à Vanderhaegen ce qu'il avait dit à Castermans en 1984. Cette fois, sous serment, avec le greffier, dans le registre.

Il nomma l'Escadron d'études et de liaisons.

Il nomma — avec les précautions d'usage, *à ma connaissance*, *selon ce que j'ai pu observer* — une personne dont il dit qu'elle avait *facilité l'accès à certains dépôts d'armes dans les années soixante-dix et au-delà*.

La personne dont il parlait s'appelait, dans la réalité du dossier, François Demaret.

— *Où est M. Demaret maintenant ?* demanda Vanderhaegen.

— *Je ne sais pas*, dit Goffin.

Vanderhaegen envoya une commission rogatoire.

M. Demaret n'habitait plus à l'adresse connue depuis octobre 1985.

---

Ixelles. Février 1986.

Lateur avait quitté l'appartement en novembre.

Il était parti une semaine après Braine-l'Alleud — pas en fuite, ou peut-être en fuite, il ne savait plus très bien faire la différence.

Il avait pris le cahier. Il avait laissé les livres.

Il s'était installé dans une chambre d'hôtel à Gand pendant un mois. Puis dans un appartement meublé à Liège sous un nom qu'il avait emprunté — pas un faux nom, le nom d'un cousin mort en 1978 dont il avait gardé une ancienne carte d'identité.

Il lisait les journaux. Il suivait l'instruction de Vanderhaegen dans la presse.

Il savait que Goffin avait témoigné. Il savait que son nom — *François* — était dans le dossier. Pas son nom complet encore. Juste *François*.

Il prit une décision.

Il écrivit une lettre.

À Vanderhaegen, directement, par courrier recommandé depuis une poste de Liège.

Il ne donnait pas son adresse.

Il disait : *je suis la personne désignée comme “François” dans les témoignages récents. Je suis disposé à être entendu. Sous conditions.*

Les conditions : pas d’arrestation préalable. Un avocat de son choix. Un engagement du parquet sur les circonstances de son témoignage.

Vanderhaegen reçut la lettre le 14 février 1986.

Il appela Castermans.

— *François a écrit.*

---

Bruxelles. Mars 1986.

Quatre mois après Braine-l’Alleud, la Commission parlementaire d’enquête fut officiellement créée.

Vingt-et-un membres. Présidée par un député CVP dont la neutralité était, selon les journaux, *reconnue de toutes parts* — ce qui voulait dire, selon Élise Mathon dans un article du 12 mars, que *sa neutralité était reconnue par les partis qui préféraient une commission neutre à une commission efficace.*

Marchand avait hésité à publier la phrase.

Élise l’avait maintenue.

La commission allait durer des années. Castermans le savait déjà — pas parce qu’il était pessimiste, mais parce qu’il connaissait la topographie des institutions belges : leur façon d’absorber les scandales en les transformant en procédures, les procédures en délais, les délais en prescriptions.

Il savait aussi qu'il n'arrêterait pas.

Il avait trente-trois ans.

Il avait du temps.

Ou du moins, c'est ce qu'il croyait.

---

Nivelles. Avril 1986.

Le dossier fut transféré.

Décision du procureur général : *en raison de l'ampleur nationale de l'instruction et de ses implications potentielles pour la sécurité de l'État, le dossier est transféré au parquet fédéral de Bruxelles.*

Vanderhaegen apprit la décision par courrier officiel.

Il convoqua Castermans.

— *Ils transfèrent.*

— *Je sais.* Castermans regardait la lettre. *Ça veut dire quoi pour Renard ?*

— *Renard devra être réentendu par les nouveaux instructeurs.*

— *Et son témoignage actuel ?*

— *Fait partie du dossier transmis.*

— *Le dossier que quelqu'un a déjà reclassifié partiellement.*

Un silence.

— *Oui*, dit Vanderhaegen.

— *Et la lettre de Lateur — de François —*

— *Dans le dossier transmis.*

— *Son accord pour témoigner sous conditions —*

— *Dans le dossier transmis. Les nouveaux instructeurs devront honorer ou renégocier les conditions.*

Castermans posa la lettre.

— *On perd six mois.*

— *Au minimum.*

— *Et François est quelque part en Belgique qui attend une réponse à une lettre envoyée à un juge qui n'est plus compétent.*

Vanderhaegen ne répondit pas.

Il n'avait pas de réponse.

Il dit :

— *Je vais écrire à François pour l'informer du transfert. Pour qu'il ne disparaisse pas.*

— *S'il apprend que l'instruction a changé de mains —*

— *Je sais.* Vanderhaegen prit son stylo. *Je vais écrire aujourd'hui.*

Il écrivit.

La lettre arriva à l'adresse de Liège trois jours plus tard.

L'appartement était vide.

---

*Un dossier transféré n'est pas un dossier fermé.*

*C'est un dossier recommencé.*

*Recommencé avec de nouveaux instructeurs qui n'ont pas les trois ans de contexte.*

*Qui doivent réentendre les témoins.*

*Qui doivent re-demander les pièces.*

*Qui doivent re-buter contre les mêmes murs.*

*C’est efficace.*

*Pas pour trouver la vérité.*

*Pour la retarder.*

*Le temps est l’arme la plus efficace de l’impunité.*

*Elle ne laisse pas de traces.*

# CHAPITRE 20

---

*Ce qui suit est une chronologie.*

*Les faits sont dans l'ordre.*

*Les faits sont vérifiables.*

*Ils ne sont jamais devenus des vérités judiciaires.*

---

**1986.**

Le dossier est transféré au parquet fédéral de Bruxelles.

Les nouveaux instructeurs demandent les mêmes pièces que Vanderhaegen. Ils reçoivent les mêmes réponses.

Renard est réentendu. Son témoignage est versé au nouveau dossier. Il est qualifié de *source non vérifiable* parce que Servais est mort et que le canal de transmission du 3 octobre ne peut être reconstitué.

Castermans est affecté à la brigade judiciaire de Liège. *Pour lui permettre une prise de distance avec un dossier dans lequel il a un investissement personnel.* C'est la formulation dans le courrier de sa hiérarchie.

Il interprète ça comme : *pour l'éloigner du dossier.*

Il part à Liège.

Il continue de suivre le dossier depuis Liège.

---

**1987.**

Voss est identifié par les nouveaux instructeurs grâce au témoignage de Renard et à des éléments de surveillance.

Un mandat d’arrêt est préparé.

Il n’est pas exécuté.

La raison officielle : *impossibilité de localiser le suspect.*

Voss n’est jamais retrouvé.

---

**1988.**

La Commission parlementaire d’enquête publie son rapport intermédiaire.

Cent quatre-vingt-douze pages. Conclusions : *des similitudes opérationnelles indéniables dans les attaques, une absence de coordination inexpliquée dans les enquêtes initiales, des liens possibles avec des structures paramilitaires dont la nature exacte reste à établir.*

*Reste à établir.*

Élise Mathon publie un éditorial intitulé : *“Trois ans pour ‘reste à établir’.”*

Castermans lit l’éditorial dans son appartement de Liège.

Il ne découpe pas l’article. Pour la première fois depuis 1982, il ne découpe pas l’article.

---

**1990.**

Goffin meurt.

Cancer du poumon. Il avait soixante-huit ans.

Son témoignage reste dans le dossier. Versé au greffe. Accessible aux instructeurs.

Il ne sera jamais utilisé comme élément central dans une accusation formelle.

---

**1991.**

Un journaliste de La Libre — pas Heuse, un autre — obtient des documents qui suggèrent que l'information transmise à Servais le 3 octobre 1985 avait bien été reçue par une structure identifiable.

La structure est liée à des services de renseignement militaire belges.

Le journaliste publie.

Le lendemain, la structure visée publie un démenti.

Deux semaines plus tard, le journaliste reçoit une convocation judiciaire pour *divulgation de documents classifiés*.

La procédure dure dix-huit mois.

L'article n'est jamais officiellement contredit sur le fond.

---

**1993.**

La prescription des poursuites pour les premières attaques de 1982 approche.

Vingt ans en droit belge pour les crimes les plus graves.

Une demande est faite pour l'imprescriptibilité.

Elle est rejetée.

---

**1995.**

Renard disparaît.

Pas comme Lateur — pas en quelques jours avec un appartement vide. Progressivement. Il déménage une fois, puis encore. Il change de numéro de téléphone. Il cesse de répondre aux convocations des instructeurs successifs.

On le retrouve en 1997 dans un village du Limbourg. Il accepte une dernière audition.

Il dit : *Je vous ai dit tout ce que je savais en 1985. Je n'ai rien de plus à dire. Je voudrais vivre le reste de ma vie sans que quelqu'un m'appelle pour me poser les mêmes questions.*

Les instructeurs le laissent partir.

---

**1996 — 1997.**

Un journaliste d'investigation — pas Élise, qui a quitté Le Soir pour écrire un livre — obtient des confirmations indépendantes sur l'existence du réseau Gladio en Belgique.

Le Premier ministre de l'époque reconnaît que des *réseaux de résistance clandestine* ont existé, conformément aux accords OTAN, et que leur démantèlement officiel a eu lieu en 1990.

Démantèlement officiel.

Castermans note l'adverbe.

---

**1998.**

Une nouvelle Commission parlementaire est créée. Spécifiquement sur les tueurs du Brabant wallon.

Elle dure quatre ans.

Elle entend cent vingt témoins.

Elle publie un rapport final en 2002.

Conclusions : *les auteurs des faits n'ont pas été officiellement identifiés. Des connexions avec des structures paramilitaires restent plausibles mais non prouvées juridiquement. Le dossier demeure ouvert.*

*Demeure ouvert.*

---

**2002.**

Castermans a quarante-neuf ans.

Il a subi deux mutations depuis 1986. Son mariage a pris fin en 1994 — sa femme lui a dit, la dernière fois qu'ils se sont vraiment parlé : *tu es marié à ce dossier. Tu l'as toujours été.*

Il n'a pas nié.

Il est à la brigade criminelle de Bruxelles maintenant. Il ne travaille plus officiellement sur le Brabant wallon. Il travaille officieusement.

Il a dix-sept carnets à couverture noire.

---

**2004.**

Élise Mathon publie son livre.

*Le Territoire de la Peur — Belgique 1982-1985.*

Il se vend à quarante mille exemplaires.

Il est traduit en français, néerlandais, allemand, anglais.

Il ne change rien à l'état du dossier judiciaire.

Certains critiques parlent de *thèse conspirationniste*.

Élise note ces mots. Elle les imprime. Elle les épingle au-dessus de son bureau, à côté du communiqué du parquet de 1983 qui disait *les instances compétentes coordonnent ce qui doit l'être.*

Elle ne répond pas aux critiques.

---

**2012.**

Les premières infractions de 1982 se prescrivent.

Maubeuge-sur-Sambre. Braine-l'Alleud le premier. Overijse.

La prescription des meurtres de Braine-l'Alleud intervient en novembre 2015, trente ans après les faits.

Certains parlent de modification législative pour l'imprescriptibilité des crimes en série.

La modification n'est pas adoptée.

---

**2015.**

Trente ans.

Le 9 novembre 2015, une cérémonie a lieu devant le supermarché de Braine-l'Alleud — reconstruit, agrandi, méconnaissable.

Des familles de victimes sont présentes. Marie-Claire Fontaine avait un mari et une sœur. Son mari est mort en 2008. Sa sœur est là, soixante-deux ans, cheveux blancs.

Castermans est là aussi.

Il n'est pas invité. Il est venu parce qu'il ne pouvait pas ne pas venir.

La sœur de Marie-Claire Fontaine le reconnaît — elle l'a rencontré en 1985, le lendemain de l'attaque. Elle lui serre la main.

— *On saura un jour ?*

— *Je ne sais pas*, dit-il.

C'est la vérité.

---

**2019.**

Un document est déclassifié.

Pas en Belgique. Aux Archives nationales américaines. Un rapport de la CIA daté de 1983, partiellement expurgé, qui mentionne des *opérations de déstabilisation non conventionnelles dans des pays alliés* et la nécessité de *maintenir la pression politique par des moyens indirects*.

Le document ne nomme pas la Belgique explicitement.

Il mentionne *plusieurs pays d'Europe occidentale*.

Élise Mathon, qui a soixante-neuf ans et n'a pas arrêté, publie un article dans Le Monde sur ce document.

Castermans le lit.

Il prend le dernier carnet qu'il a acheté — il en est au dix-neuvième.

Il écrit simplement : *2019 — CIA — "plusieurs pays d'Europe occidentale"*.

Il repose le stylo.

---

**2022.**

La prescription des meurtres de 1985 — Braine-l'Alleud, les huit morts — est effective depuis novembre 2015.

Les attaques de 1982-1985 sont désormais intégralement prescrites en droit belge.

Plus aucune poursuite n'est possible.

Zéro condamnation.

Le dossier est techniquement fermé sur le plan pénal.

Il reste ouvert sur le plan parlementaire — une Commission peut toujours être convoquée, des auditions peuvent avoir lieu, des rapports peuvent être rédigés.

Castermans a soixante-neuf ans.

Il prend sa retraite le 1er mars 2022.

Il garde ses dix-neuf carnets.

---

*Seize attaques.*

*Vingt-huit morts.*

*Zéro condamnation.*

*C’est tout.*

*C’est suffisant.*

# CHAPITRE 21

---

Namur. Février 2024.

Renaud Castermans avait soixante et onze ans.

Il habitait un appartement au deuxième étage d'une rue calme de Namur, avec une vue sur les toits et une bibliothèque qui occupait un mur entier. Sur une étagère à part, alignés par ordre chronologique, dix-neuf carnets à couverture noire qu'il n'avait pas relus depuis sa retraite.

Il lisait. Il marchait. Il dormait mieux depuis deux ans que pendant les vingt précédentes.

Il ne pensait plus au Brabant wallon tous les jours.

Presque tous les jours.

---

Élise Mathon appela un mardi matin.

Elle avait soixante-quatorze ans. Elle vivait à Bruxelles. Elle n'avait pas publié depuis 2019 — pas arrêté de chercher, mais arrêté de publier, parce que ce qu'elle cherchait n'avait plus de réponse accessible.

— *J'ai reçu quelque chose*, dit-elle. *Je préfère que tu voies.*

— *Quoi ?*

— *Je préfère que tu voies*, répéta-t-elle.

Il prit le train le lendemain.

---

Bruxelles. Appartement d'Élise Mathon.

L’appartement ressemblait à ce que son bureau avait dû être — des livres partout, des dossiers, des coupures de presse dans des chemises classées par année. Une table basse avec une théière et deux tasses.

Elle lui montra le paquet sans rien dire.

Une enveloppe kraft. Cachet postal de Genève, daté du 3 janvier 2024. Pas d’adresse d’expéditeur.

À l’intérieur : un cahier à couverture grise. Spirale. Le genre qu’on achète dans n’importe quelle papeterie.

— *Il est arrivé la semaine dernière*, dit Élise.

Castermans prit le cahier.

Il l’ouvrit.

La première page : des notes de reconnaissance. Des lieux. Des distances. Des horaires.

Il reconnut les noms des rues.

Braine-l’Alleud.

Il continua à lire. Lentement. Page après page. L’écriture serrée, régulière, d’une précision militaire. Des entrées et sorties, des positions, des rôles.

Il trouva la page qu’il cherchait sans le savoir.

*9 novembre. Samedi. 19h15.*

En dessous : *Maximum d’impact.*

Il ferma le cahier.

Élise ne dit rien.

Il regarda la couverture grise. Trente-neuf ans. Il avait regardé des scènes de crime, des rapports, des carnets, des dossiers, des dépositions, des non-réponses, des dossiers transférés, des prescriptions.

Il n'avait jamais tenu le cahier de Voss.

— *Il y a quelque chose à la fin*, dit Élise.

Il rouvrit le cahier à la dernière page.

Une écriture différente — la même main, peut-être, mais plus tremblante. Comme quelqu'un qui écrit depuis un lit, ou depuis la fatigue de quelque chose d'irréversible.

*Zurich, le 14 septembre 2023.*

*Je meurs dans les prochains jours. Cancer. J'ai soixante-quatorze ans.*

*J'envoie ceci à une adresse trouvée dans un vieux journal. Je ne sais pas si c'est la bonne personne. Je veux que quelqu'un sache que les notes sont exactes. Que ce qui est écrit ici est vrai.*

*Je n'ai pas de regrets sur les actes. Les actes étaient nécessaires. J'ai fait ce pour quoi j'étais formé, pour des raisons que je comprenais.*

*Mon seul regret : personne ne saura jamais pourquoi c'était nécessaire. Pas parce qu'ils n'ont pas cherché. Parce que ceux qui le savaient ne parleront jamais.*

*Je ne donne pas mon nom. Il ne changerait rien.*

Castermans relut le texte.

Il posa le cahier.

Il resta un moment sans parler.

Élise dit :

— *Il est mort convaincu d'avoir eu raison.*

— *Oui.*

— *Et ceux qui lui ont donné des raisons ne seront jamais nommés.*

— *Non.*

Élise prit son carnet. Vieille habitude. Elle l'ouvrit à la dernière page écrite.

— *Le document de 2019*, dit-elle. *Celui des Archives américaines.*

— *"Opérations de déstabilisation non conventionnelles dans des pays alliés."*

— *Des pays alliés.* Elle ferma le carnet. *Ils tuaient des citoyens de leurs propres alliés. Et ils les appelaient des alliés.*

Castermans ne répondit pas.

Il pensait à quelque chose que Descamps lui avait dit une fois — pas à lui directement, il ne connaissait pas Descamps, il le connaissait par Élise, par des fragments de conversations rapportés. Une phrase : *les Américains ont construit la démocratie européenne de l'après-guerre avec les hommes qui avaient essayé de la détruire.*

Ce n'était pas une métaphore. C'était de l'histoire.

Et l'histoire avait produit des morts dans des supermarchés du Brabant wallon.

— *Avec des amis comme les Américains*, dit Élise, *on n'a pas besoin d'ennemis.*

— *Non*, dit Castermans. *Mais on nous les fabrique quand même.*

Ils restèrent assis en silence.

La théière fumait encore.

---

Castermans rentra à Namur en fin d’après-midi.

Il posa son manteau. Il alla à la bibliothèque. Il prit le premier carnet — celui qu’il avait acheté en septembre 1982, couverture noire, spirale, le genre qu’il achetait par lots de cinq chez le libraire du centre.

Il l’ouvrit à la première page.

*Septembre 1982 — Maubeuge.*

En dessous : *Calmes.*

Il referma le carnet.

Il le remit sur l’étagère.

Il prit le dix-neuvième carnet — le dernier, encore presque vide — et s’assit à la table.

Il réfléchit longtemps à ce qu’il allait écrire.

Pas les faits. Il avait les faits. Il les avait depuis quarante-deux ans.

Pas les questions. Les questions, il les avait posées. Certaines avaient trouvé des réponses. Les réponses n’avaient rien changé.

Il écrivit, finalement, une seule phrase.

*Le cahier de Voss est chez Élise Mathon. La vérité est dans le cahier. La justice n’y est pas.*

Il posa le stylo.

Il regarda les dix-neuf carnets alignés.

Quarante-deux ans de travail dans dix-neuf cahiers que personne ne lirait probablement jamais dans leur intégralité.

Il pensa : *c’est suffisant.*

Il ne savait pas très bien ce que ça voulait dire.

Mais il le pensait.

---

*Ce qui suit n’est pas une conclusion.*

*Une conclusion implique une fin.*

*Il n’y a pas de fin.*

---

**Renaud Castermans** ne publia jamais ses carnets. Il les légua à la Bibliothèque royale de Belgique avec une clause de consultation en 2050.

**Élise Mathon** transmit le cahier gris à la Commission permanente du Parlement belge en mars 2024. La Commission accusa réception. Elle ne convoqua pas d’audition.

**Renard** — son vrai nom ne fut jamais connu du grand public — mourut dans le Limbourg en 2021, d’une maladie longue. Un avocat envoya après sa mort une lettre à un magistrat de Bruxelles. La lettre était accompagnée d’une déclaration écrite de quatre-vingt pages. Elle fut versée au dossier. Le dossier était clos sur le plan pénal depuis 2015.

**Lateur** disparut de toutes les traces documentaires après février 1986. Une mention dans un registre de décès en France, en 1991, sous le nom de son cousin — non confirmée.

**Voss** mourut à Zurich en octobre 2023. Aucun acte judiciaire belge ne porte son nom.

**Le Conseiller** n’a jamais été identifié publiquement.

---

*Belgique, 1982 —*

*Seize attaques.*

*Vingt-huit morts.*

*Zéro condamnation.*

---

*La stratégie de la tension ne s’annonce pas.*

*Elle commence comme du bruit.*

*Et le bruit ressemble, au début, à du bruit ordinaire.*

*C’est l’idée.*